

ŒUVRES COMPLÈTES DE
SAINT BERNARD



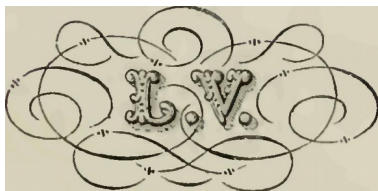
GUILLAUME, ABBÉ DE SAINT-
THÉODÉRIC, LETTRE OU LIVRE AUX
FRÈRES DU MONT-DIEU.

ŒUVRES COMPLÈTES DE SAINT BERNARD

TRADUCTION NOUVELLE
PAR M. L'ABBE CHARPENTIER

TOME CINQUIÈME
pages 319-375

*GUILLAUME, ABBÉ DE SAINT-THÉODÉRIC, LETTRE OU
LIVRE AUX FRÈRES DU MONT-DIEU.*



PARIS
LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR
RUE DELAMBRE, 9
1866

*La numérotation de haut de page est reproduite
entre crochets carrés : []*

AVERTISSEMENT SUR LA LETTRE QUI SUIVIT.

1. « On a déjà commencé à mettre en doute quel était l'auteur de la lettre qui suit, mais il est certain qu'il faut l'attribuer à Guillaume ou Willelme, abbé du monastère de Saint-Théoderic près de Reims.

2. « Ce doute se trouve exprimé dans un vieux manuscrit d'un homme très savant et très lettré, de Léonor Foy, chanoine de Beauvais, écrit il y a environ quatre cents ans ; cette lettre y porte cette note : ici commence la lettre aux chartreux ; bien qu'elle présente le nom de l'abbé Guillaume, plusieurs l'attribuent à saint-Bernard. Et, en effet, elle a été louée comme venant de ce saint docteur, par Jean Gerson, chancelier de l'université de Paris, dans son sermon sur la cène du Seigneur ; à la même époque, par Jean de Raguse, dans Henri Canisius, au tome 3, *Antiq. lect.* p. 240 ; et par d'autres après eux : beaucoup de manuscrits appuient ce sentiment. Dans le Bernardin cependant, c'est-à-dire dans le livre des fleurs tirées de saint Bernard, on n'a rien tiré de cette lettre.

3. L'origine de ce doute vient d'une faute des copistes, qui ont abrégé ou même entièrement omis le nom du véritable auteur écrit en tête de cette lettre ; et, ce qui est encore plus considérable, une grande partie de la préface dans laquelle l'écrivain donne le catalogue de ses

ouvrages qui sont, sans conteste, de l'abbé Guillaume. Le premier qui a édité- cette préface en son entier, d'après les anciennes copies, et fa restituée à son auteur, est Bertrand Tissier, homme pieux et recommandable, au tome 4 de la bibliothèque de Cîteaux : Car, outre les manuscrits qu'il cite comme attribuant cette lettre à Guillaume, ceux de Seygnelay, de Charlieu, de Long-Pont et de Fourcatmont, nous en avons trouvé d'autres qui rendent le même témoignage ; celui de Flo ou Flavy, qui est maintenant dans la bibliothèque royale ; celui de Thou, à présent dans la bibliothèque Colbert, et celui de Ratisbonne de saint Emmérien : dans tous, cette lettre porte ce titre : « à ses Seigneurs et frères H..., prieur etc., W..., souhaite un sabbat délicieux. » Où l'on voit que le nom de Willaume n'y est exprimé que par des initiales, ainsi que celui d'Haimon, qui alors était prieur de la chartreuse du Mont-Dieu. Cette chartreuse est dans le diocèse de Reims ; dépendante de la maison de Molesmes ; elle fut fondée l'an 1136, par Odon, abbé de Saint-Rémy, sous Geoffroi, qui en fut le premier prieur. Haimon, celui dont il est ici question, le remplaça en 1144 : après Haimon, vient en troisième lieu Gervais, dont parle, sans le désigner, saint Bernard, dans sa lettre 290. Le quatrième prieur fut Simon, comme nous l'avons jadis appris du vénérable père François Ganéron. Du reste, que cette lettre ait

été écrite dans les premiers temps qui suivirent. la fondation de la chartreuse, on le conclut de ce qu'au numéro 3 [320] il est, parlé des débuts récents des premiers religieux qui l'habitèrent.

4. Guillaume a-t-il écrit cette lettre étant abbé, ou bien. lorsque après avoir été abbé, il était moine de Seignelay ? Nous n'avons rien de positif à cet égard. Ce qui favorise ce dernier sentiment, c'est qu'il était déjà d'un âge avancé lorsqu'il s'adressa aux chartreux. Ajoutons que ce même écrit est loué depuis près de 400 ans, sous ce titre : *Guillaume de Clairvaux sur la vie solitaire*, par un certain chanoine régulier de saint Sauveur près de Bologne, :dans le livre i. des sermons chap. 23, aux ermites. Il est question de cet auteur dans notre voyage d'Italie, page 497.

5. Ainsi se trouve réfutée la conjecture, non invraisemblable d'ailleurs, du docte traducteur de cette lettre, qui a cru qu'on pouvait l'attribuer à Pierre de Celle. Car, outre que le nom mis en tête de cet écrit, outre que l'énumération des ouvrages de Guillaume faite d'ans la préface, et que la différence du style, démontrent le contraire, dans la même préface, l'auteur s'appelle « vieillard, » et assure qu'il est « sur le point de finir sa carrière. » C'est bien là le fait de l'abbé Guillaume ; mais de telles expressions ne conviennent nullement à Pierre de Celles, qui était à l'âge viril et avait à peine 30 ans, à l'époque où vivait le prieur Haimon, à qui cette lettre fut adressée, comme il

serait facile de le prouver, si la chose était nécessaire.

6. « Il ne reste donc aucun doute, il faut restituer cette lettre à l'abbé Guillaume, comme à son véritable auteur. Et même on la trouve citée au premier rang des ouvrages de Guillaume, dans le catalogue qu'en fait un vieux manuscrit de saint Théoderic près de Reims, chez Marlot au tome 2. de la Métropole de Reims, page 287, en ces termes : « le révérend père Guillaume, abbé de Saint-Théoderic, composa plusieurs opuscules de piété qu'il adressa aux pères du Mont-de-Dieu, c'est-à-dire de la vie solitaire, le miroir et l'énigme de la foi, de la contemplation de Dieu, de la dignité de l'amour, etc. »

7. « Enfin, dans un court abrégé de sa vie, que nous possédons dans un vieux parchemin du monastère de Radonvilliers, cette même lettre lui est attribuée avec d'autres écrits. Nous en citerons les paroles sans peine : « or, il laissa d'importants monuments de son esprit et de ses études ; j'en citerai seulement ceux que j'ai lus et goûtés en les lisant. Il entreprit d'écrire la vie de saint Bernard, sans pouvoir l'achever : il en termina un livre, qui est le premier, et d'une étendue assez considérable. Contre Pierre Abeilard, qui avait glissé dans ses livres des sentiments peu d'accord avec les dogmes de la foi, il écrivit un ouvrage dont le style est poli, la doctrine catholique, le raisonnement nerveux et serré. Il fit aussi deux

opuscules ; à l'un il donna le nom d'*Énigme de la Foi* ; à l'autre, celui de *Miroir de la Foi* : il y montre clairement et en peu de mots ce qu'il faut croire. » Il composa une explication morale du Cantique des Cantiques : il parle de ce travail dans la vie de saint Bernard. « Il est un autre traité de la nature et de la dignité de l'amour, d'après son sujet, nous pourrions l'appeler Antinason. Il y montre au vrai philosophe par quels degrés et de quelle manière [321] il peut et doit progresser dans la charité du Seigneur. » Il envoya aussi un ouvrage « aux Frères qui habitent le Mont-Dieu » : bien qu'il s'y adresse spécialement à ces religieux, ce livre est néanmoins utile à tous ceux qui désirent avancer dans la Religion. Il rédigea un petit résumé sur la physique, c'est-à-dire sur la nature de l'âme et du corps, parce que le résultat principal de l'étude, c'est de se connaître, selon cette parole descendue du ciel : « connais-toi toi-même ; » Il y veut donner aux lecteurs peu instruits une connaissance quelconque et commencée d'eux-mêmes. Il existe aussi un opuscule « de la contemplation de Dieu » : dans lequel, pour l'édification de ceux qui le liront, il parle assurément de sa propre contemplation en ces termes : Et parfois, Seigneur, quand je soupire après vous, les yeux fermés, vous mettez dans la bouche de mon cœur des biens dont il ne m'est pas permis de connaître la nature. Je sens en effet une douceur si fortifiante, que, si elle était accrue

en moi, je ne chercherais pas autre chose. Il composa un travail considérable, dont le titre est : *Oraisons Méditatives*. Il n'y traite pas d'un sujet unique, mais il parcourt diverses matières, et la plupart du temps, s'adressant à Dieu, il examine à différents points de vue sa propre conscience. C'est dans ce travail qu'on voit surtout, non l'amour, mais l'ardeur dont cet homme était embrasé pour Dieu. Et certainement, j'en suis convaincu, quiconque le lira avec piété et sobriété, quelque religieux et instruit qu'il soit déjà, il progressera néanmoins encore dans la crainte du Seigneur, il se connaîtra davantage et s'estimera moins. Je ne doute point que ce personnage n'aie fait d'autres opuscules ; mais, hormis ceux que je viens d'indiquer, je n'ai pu en trouver d'autres.

8. « Ainsi s'exprime ce vieux parchemin : au commencement il est dit que Guillaume, né à Liège, d'une illustre famille, eut pour frère Simon : parti avec lui pour Reims, il prit l'habit religieux dans l'abbaye de saint Nicaise, où régnait alors la bonne odeur de l'édification. Par la suite du temps, Simon devint abbé de saint Nicolas de Bosco. Ayant gouverné longtemps et saintement ses frères dans cette maison, plein de jours, et d'une vertu consommée, il mourut d'une sainte fin. Quant au seigneur Guillaume, il fut choisi pour être abbé de saint Théoderic, lieu qui s'élève au-dessus de la ville de Reims ; c'est-à-dire l'an

1120. Après 16 ans, il devint moine de Seignelay, de l'ordre de Cîteaux, comme il est dit dans les grandes notes sur la lettre 85°, de saint Bernard.

9. « De tout cela, il résulte que non-seulement la lettre aux frères du Mont-de-Dieu, mais encore les traités « de la Contemplation de Dieu, et de la nature et de la dignité de l'amour, » qui ont été attribués à saint Bernard, sont du même Guillaume : aussi il nous a paru bon de les lui restituer et de les mettre dans cette édition, à la suite de la lettre susdite. Les autres opuscules. de Guillaume, indiqués plus- haut, se trouvent au tome IV de la bibliothèque de Cîteaux.

« Il reste maintenant à donner cette lettre aux frères du Mont-de-Dieu : ceux qui excellent dans la pratique de la vie monastique la regardent comme un exemplaire de cette vie, dans ce qu'elle a de plus parfait. Jean Gerson, cependant, dans un [322] sermon sur la cène du Seigneur, avertit son lecteur de lire avec précaution sur ce sujet, c'est-à-dire, sur l'union des âmes parfaites avec Dieu, « Bernard s'adressant aux frères du Mont-de-Dieu, livre second, ici numéro 62. Par où vous voyez qu'autrefois cette lettre a été divisée en deux livres. » [323]

PRÉFACE.

Aux très chers Frères et Seigneurs, H..., prieur et aux autres Religieux, W..., désire un Sabbat bienheureux.

1. C'est chose presque imprudente, c'est chose qui dépasse toute convenance que ma bouche s'ouvre pour vous parler, ô mes très chers frères dans le Christ : je ne puis garder le silence, Dieu le sait. Pardonnez-moi, car mon cœur s'est dilaté. Dilatez-vous pareillement, vous aussi, dans vos entrailles, et saisissez-nous : parce que je suis tout à vous en celui dans le cœur de qui nous vous aimons et désirons réciproquement. Aussi, depuis que je vous ai quittés jusqu'à cet instant, j'ai voulu dédier mon travail de chaque jour, quelque chétif qu'il soit, non à vous qui n'en avez nul besoin, mais au frère Etienne et ses compagnons, les frères plus jeunes que lui, ainsi qu'aux novices qui vous arrivent, dont Dieu seul est le maître : qu'ils prennent cet opuscule et qu'ils le lisent ; peut-être y trouveront-ils quelque consolation qui charmera leur solitude, quelque motif qui les poussera à bien être fidèles à leur sainte résolution. J'offre ce qui est en mon pouvoir, la bonne volonté ; de mon côté, je la réclame de vous avec les fruits qu'elle produit. David plut au Seigneur en dansant, non à cause de sa danse, mais à raison de son amour. (II. Reg. VI, 24.) Pareillement, la femme qui oignit les pieds du Seigneur fut louée par Jésus-Christ, non pour cette onction, mais en vue de la charité qui la faisait faire ; et parce qu'elle accomplit ce qui était en son pouvoir, elle fut justifiée. (Luc. VII, 47.)

2. J'ai aussi pensé à vous dédier un autre opuscule que j'ai entrepris pour consoler l'âme de [324] quelques-uns de nos frères, et pour venir en aide à leur foi, bien qu'assurément il y ait plus de crainte que de danger dans l'état de besoin où ils se trouvaient. Leur tristesse a coutume de me causer beaucoup de joie, mais je ne les puis voir livrés à ses atteintes. Car l'excès de leur foi, et surtout l'ardeur de leur amour, leur fait détester à un tel point tout ce qui offense la vérité, que, si même légèrement, l'esprit de blasphème ou les impressions de la chair atteignent leur âme ou l'émeuvent, au premier bruit, à la moindre approche, ils croient que la pureté de leur âme est blessée et ils se pleurent eux-mêmes comme réprouvés. Quand ils passent des ténèbres du siècle aux exercices d'une vie plus pure, ils éprouvent un coup semblable à celui que ressentent les personnes qui abandonnent brusquement, et quittent de longues ténèbres pour une subite lumière. De même qu'en les frappant soudain, la lumière qui doit tout leur faire voir blesse leurs yeux trop faibles ; de même, ces âmes novices, à la première clarté de la foi, sont aveuglées, et ne peuvent soutenir les rayons inaccoutumés d'une lumière nouvelle, tant que l'amour lui-même de cette clarté ne les a pas habituées à en supporter l'éclat.

3. Cet opuscule se divise en deux petits livres ; j'ai résolu de donner au premier, parce

qu'il est facile et aisé, le titre de « Miroir de la foi ; » pour l'autre, parce qu'il semble contenir les raisons et les formules de la foi selon les paroles et le sentiment des docteurs catholiques, et se trouve un peu plus obscur, je lui ai réservé le nom « d'Énigme de la foi » : je me suis plus attaché, en m'occupant de ce travail, à fuir l'oisiveté, qui est si ennemie de l'âme (car la vieillesse et la souffrance font que je ne prends plus part aux travaux communs, non comme émérite, mais comme paresseux et inutile), qu'à instruire les autres. La doctrine, en effet, n'est pas belle dans la bouche du pécheur, et elle ne convient qu'à celui qui confirme par sa vie ce qu'il a planté par ses paroles. Le premier apprend au disciple ignorant où il doit aller, le second lui montre avec quelle ; précaution il doit marcher. Car c'est cet ordre qu'indiquent les paroles du Seigneur : « et vous savez où je vais et vous connaissez le chemin. » (Joan. XIV, 4.) D'où le Prophète : c les richesses du salut sont la sagesse et la science. » Et dans les Psaumes d'abord : « le jour adresse la parole au jour, et ensuite la nuit apprend la science à la nuit. » (Ps. XVIII, 3.)

4. Il existe plusieurs autres opuscules de moi. Ce sont deux traités, le premier de « la Contemplation de Dieu ; » l'autre « de la Nature et de la dignité de l'amour ; » un petit écrit sur « le sacrement de l'autel » des « méditations » qui jusqu'à ce jour n'ont pas été sans bon résultat

pour former les âmes des novices à la prière : et un commentaire sur le Cantique des Cantiques, jusqu'à ces paroles : « quand je les eus un peu dépassés, j'ai trouvé celui que mon cœur aime. » Car mon livre, « contre Pierre Abeilard » m'a empêché de l'achever : (je n'ai pas pensé, en effet, qu'il me fût libre de me livrer au-dedans à des loisirs si doux, quand au-dehors, un glaive dégainé portait le ravage dans les régions de notre foi) ; ce que j'ai écrit contre lui, je l'ai puisé aux sources des saints Pères, comme je l'ai pratiqué aussi dans les commentaires sur l'épître aux Romains et en d'autres ouvrages dont je parlerai plus bas, dans lesquels on ne trouve rien ou presque rien [325] de moi ; il vaut donc mieux, si ce parti ne déplaît pas, en ôter mon nom, et les laisser parmi les anonymes, plutôt que de paraître, ainsi que je l'ai dit, rassembler ce que je n'ai pas produit. Car j'ai tiré des écrits de saint Ambroise tout ce qu'il a dit sur le Cantique des Cantiques, ouvrage grand et remarquable. J'ai agi de même envers saint Grégoire, lui empruntant plus abondamment que Bède ne l'avait fait. Car le même Bède comme vous le savez, a indiqué cet emprunt à la fin de ses autres ouvrages, tires sentences sur la foi, » que j'ai tirées des œuvres de saint Augustin, sont fortes et solides ; si vous voulez les transcrire, elles vont mieux avec l'opuscule déjà indiqué, à qui j'ai donné le titre « d'Énigme de la Foi. » Il existe un autre opuscule de « la nature de l'âme, »

écrit sous le nom de Jean à Théophile : dans lequel, pour traiter (ainsi que cela me paraissait convenable) de l'homme tout entier, j'ai placé d'abord quelques réflexions sur le corps, extraites des livres de ceux qui en soignent les maladies ; j'ai tiré pareillement ce que j'enseigne sur les âmes des écrits de ceux qui veillent à leur salut. Lisez tous ces ouvrages, et s'il ne vous plait pas de lire les premiers, parcourez du moins, si cela vous paraît bon, les derniers : et s'ils tombent entre les mains de ceux qui, ne faisant rien, critiquent tout ce que font les autres, moi aussi, comme Isaac devenu vieux et caduc (Gen. XXVII, 1.), caduc, non à cause de la faiblesse de mes jambes, mais à cause de mon peu de sens, je ne pourrai éviter leurs traits. Je préfère, si on les trouve inutiles, que d'après le jugement ou même le conseil de mes amis, on les jette au feu, que de les voir déchirés par les morsures de ceux qui les attaqueraient. Dieu nous a appelés à la paix, et il faut chercher ce qui est bien, non-seulement devant lui, mais encore devant les hommes (Rom. XII, 17), afin que, s'il est possible, de notre côté du moins, nous ayons la paix avec tous. Car c'est là surtout ce que l'Apôtre nous recommande, de veiller soigneusement, à ne pas donner de scandale à nos frères. (Ibid. XIV, 13.) Si quelqu'un les lit dans un but d'édification, il n'y trouvera rien qui doive l'offenser et le révolter contre un présomptueux. Et sans parler

d'édification, celui qui aura le cœur ami supportera mon peu de sagesse, s'il s'en rencontre en ceci ; il n'interprétera pas ma simplicité dans un mauvais sens ; surtout à cause du motif que j'ai exposé plus haut, parce que ne me trouvant nullement au courant des travaux du dehors, et déjà brisé non-seulement par l'âge, mais encore par les infirmités, si je n'avais pas recouru à la protection que m'a accordée cette étude, je n'aurais pu éviter la tyrannie de l'oisiveté, qui, aux termes de l'Écriture, « apprend beaucoup de mal. » (Eccli. XXXIII, 29.)

CHAPITRE I. FÉLICITATIONS DE CE QUE CES RELIGIEUX RENOUVELLENT LA FERVEUR QUI EXISTAIT DANS LES ANCIENS ORDRES RELIGIEUX.

1. Les frères du Mont de Dieu portent dans les ténèbres de l'Occident et dans les froids de nos Gaules, la lumière de l'Orient, et l'antique ferveur dont brûlait l'Égypte pour les pratiques religieuses ; je veux dire le modèle de la, vie solitaire, et le type d'une vie céleste. Mon âme, allez à leur rencontre dans la joie du saint Esprit, le cœur riant dans la [326] ferveur de la piété et dans tout le dévouement d'une volonté généreuse. Comment en serait-il autrement ? Il faut se réjouir, comme dans un banquet, parce que la portion principale de la religion et de la piété chrétienne, qui paraissait toucher le ciel de plus

près, était morte, et voici qu'elle revient à la vie ; elle s'était perdue, et voici qu'elle a été retrouvée. Nous l'avions entendu dire, nous ne le croyions pas ; nous lisions dans les livres et nous admirions la gloire dont était éclatante la vie des anciens solitaires, sous l'influence de la grâce de Dieu qui l'illustrait avec profusion, quand soudain, nous l'avons retrouvée dans les champs de la forêt, sur le Mont de Dieu, sur la montagne riche et heureuse : c'est là que le désert brille de toute la beauté de ses richesses ; et que les collines sont entourées de joie. C'est là que par vous se montre, et qu'en vous se fait voir, cette vie cachée, jusqu'à ce jour, et qui apparaît en quelques personnes simples : celui qui la fait briller en vous, c'est celui-là même qui, par le ministère de quelques apôtres grossiers, subjuga le monde, au grand étonnement du monde lui-même. Encore que le Seigneur ait réalisé bien des prodiges grands et divins, celui pourtant qui brilla au-dessus de tous les autres, et qui les illustra, c'est que, connue nous venons de le dire, par le ministère de quelques personnes grossières et simples, le Seigneur soumit à son joug tout le monde, et tout l'orgueil de la sagesse du siècle : ce que, de nos jours aussi ; il a commencé d'opérer en vous. Il en est ainsi, ô Père, il en est ainsi, parce que cela vous a paru bon. (Matth. XX1 et Luc. XX.) Tout cela, vous l'avez caché aux sages et aux prudents de ce siècle, et vous l'avez révélé aux petits. Ne

craignez donc point, faible troupeau, mais soyez remplis de confiance, parce qu'il a plu au Père de vous donner un royaume. (Luc. XII, 32.)

2. Considérez, mes frères, considérez votre vocation. (I. Cor. I, 26.) Où est le sage entre vous ? où est celui qui sait écrire ? où est celui qui recherche le siècle ? Car, bien qu'il y en ait parmi vous plusieurs qui soient instruits, c'est pourtant par le moyen des simples qu'a rassemblé les sages, celui qui jadis, par des pécheurs, soumit les rois et les philosophes. Laissez donc, laissez le sage de ce siècle, ceux qui sont remplis de son esprit, qui cherchent les choses élevées et qui lèchent la terre, laissez-les descendre dans l'enfer avec leur sagesse. Pour vous, pendant que l'on creuse une fosse pour le pécheur, rendez-vous insensés pour Dieu comme vous avez entrepris de l'être ; par la folie du Seigneur qui est meilleure que toute la sagesse des hommes, et à la suite du Christ, apprenez ainsi le moyen de monter au ciel. Car déjà votre simplicité excite le zèle de plusieurs ; votre pauvreté très grande et très suffisante confond déjà la cupidité d'un grand nombre ; votre vie, retirée dans le silence, inspire à certains l'horreur de tout ce qui fait, ou paraît faire du bruit. S'il est donc quelque consolation dans le Christ, s'il est quelque soulagement de charité, quelque société dans le même esprit, quelque sentiment de miséricorde, remplissez non-seulement ma joie, mais encore celle de tous ceux

qui craignent le nom du Seigneur : que par la variété de ce vêtement brillant de l'or de cette sagesse qui siège, comme une reine, à la droite de l'époux, que par votre zèle, que par votre ferveur, ces saints débuts deviennent [327] recommandables aux yeux de tous, pour la gloire de Dieu, pour votre grande récompense, et pour la joie des bons.

3. Je parle de nouveauté, à cause des langues envenimées des méchants. (Que Dieu vous mette à l'abri de leurs atteintes en vous cachant dans le secret de sa face.) Les hommes pervers, ne pouvant obscurcir l'éclat manifeste de la vérité, tirent leurs arguties du seul mot de nouveauté ; ce sont eux qui sont vieux, et, dans leur esprit vieilli, ils ne savent point méditer les choses nouvelles ; outres anciennes, ils ne peuvent recevoir le vin nouveau qui les ferait crever. Mais votre nouveauté n'est point une vanité nouvelle. Ce genre de vie, c'est l'antique profession religieuse, la piété parfaitement fondée en Jésus-Christ, l'héritage de l'Église de Dieu venue des jours anciens, montrée dès l'époque des Patriarches, établie et innée en saint Jean Baptiste, (Matth. III, 1.) pratiquée très fidèlement par le Seigneur lui-même, désirée en sa présence par ses disciples eux-mêmes. Quand ceux qui étaient avec lui sur la montagne sainte eurent vu la gloire de sa transfiguration, soudain, Pierre ravi en cela et ne sachant ce qu'il disait, parce qu'à l'aspect de la

majesté de Dieu, il parut comprendre le bien commun de tous dans Son bien particulier ; mais très présent à lui même et parfaitement éclairé sur ce qu'il disait en cet autre sens, qu'ayant goûté la suavité du Seigneur, il jugea très bon de la savourer toujours, il souhaita de mener cette vie dans le voisinage de Dieu et près des habitants du ciel qu'il avait vus avec Jésus, et s'écria : « Il fait bon être ici. Si vous le voulez, faisons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Élie. » (Matth. XVII, 4.) S'il avait été exaucé, il lui aurait fallu ensuite faire trois autres tentes, une pour lui, une pour Jacques, une pour Jean.

4. Après la passion du Seigneur, le souvenir récent de son sang fraîchement répandu, échauffant encore le cœur des fidèles, les déserts se remplirent d'âmes qui choisissaient cette vie solitaire, qui pratiquaient la pauvreté de l'esprit et qui employaient leur riche repos en se livrant, avec un zèle mutuel, aux exercices spirituels, et à la contemplation des grandeurs du Seigneur. Parmi eux nous trouvons les Paul, les Macaire, les Antoine, les Arsène et d'autres personnages consulaires, dans cette sainte république de vie consacrée à Dieu, moins brillants dans la cité de Dieu, nobles triomphateurs qui avaient emporté la victoire sur le siècle, sur le prince de ce monde, sur leur corps, et s'étaient illustrés dans le soin de leur âme et dans le service de leur divin maître. Qu'ils se taisent donc ces hommes qui dans les

ténèbres jugent de la lumière, qui dans l'excès de leur mauvaise volonté, tous accusent de nouveauté : ils méritent bien plutôt, eux, le reproche de vieillerie et de vanité. À l'exemple du Seigneur, vous aurez toujours des hommes qui vous loueront, et des hommes qui vous blâmeront. Détournez-vous de ceux qui vous adressent des éloges, ils ont en eux la disposition qui leur fait aimer le bien en vous : ne faites pas attention à ceux qui vous blâment, et priez pour eux. Et oubliant ce qui est en arrière, laissant les scandales qui sont placés à droite et à gauche le long de votre route, élancez-vous à ce qui est en avant. Si vous voulez, sur chaque point, répondre à ceux qui vous louent, [328] argumenter avec ceux qui vous blâment, vous perdrez le temps, et ce n'est pas une perte mince dans une vie sainte. Qui s'attarde en allant de la terre au ciel, encore que rien ne le retienne, éprouve un grand dommage.

CHAPITRE II. COMBIEN DIFFICILE ET SUBLIME EST LEUR GENRE DE VIE.

5. Ne négligez donc rien, ne vous attardez pas, car il vous reste beaucoup de chemin à faire. Votre genre de vie est en effet très élevé. Il dépasse les cieus, il égale la vie des anges dont il imite la pureté. Vous avez voué non-seulement toute sainteté, mais la perfection de toute sainteté, mais la consommation de toute fin. Ce n'est pas

votre affaire de languir autour des préceptes donnés à tous les fidèles, et d'observer seulement ce que Dieu prescrit ; il faut réaliser ce qu'il veut, éprouvant « quelle est cette bonne volonté de bon plaisir et de perfection. » (Rom. XII, 2.) A d'autres de servir Dieu, à vous de vous attacher à lui. À d'autres, de croire en Dieu, de le connaître, de l'aimer, de le vénérer ; à vous, de le goûter, de le comprendre, de le connaître et de jouir de lui. Voilà qui est grand, voilà qui est difficile. Mais le Seigneur est tout puissant et bon, il vous fait de tendres promesses, il accomplit fidèlement sa parole, et ne cesse d'accorder son secours à ceux qui, animés de son grand amour, professent une grande perfection ; à ceux qui se confiant à lui, et qui secourus de sa grâce, entreprennent les choses qui surpassent les forces de la nature, il donne une volonté et un désir analogues, il accorde la grâce de le bien vouloir, et les aide pour accomplir de nouveaux progrès tous les jours. Quand l'homme aura fait ce qui aura été en son pouvoir, laissant calomnier le calomniateur, il rendra miséricordieusement justice à son pauvre et le défendra parce qu'il aura agi selon ses forces.

6. Cependant, mes frères, que toute idée d'élévation leste éloignée de l'appréciation que vous faites de vous mêmes, de votre petitesse, de votre humilité et de votre bouche : avoir des sentiments de ce genre, c'est une mort ; le vertige peut saisir facilement celui qui se regarde d'en

haut, et il court risque de la vie. Appelez d'un autre nom votre profession, désignez votre ordre par une qualification particulière : Estimez-vous, et appelez-vous plutôt des bêtes féroces, indomptées et vagabondes (qu'on n'aurait pu réduire par les mœurs ordinaires des hommes), admirant et regardant comme bien au-dessus de vous, la vertu et la gloire de ces très puissants ambidextres (semblables à Ahod ce très vaillant juge d'Israël, (Jud. III, 15.) qui se servait de chaque main comme de la droite), qui aiment avec transport à se livrer au-dedans à la contemplation de la vérité ; mais qui, pour accomplir véritablement toute charité, lorsque la nécessité ou le devoir les appelle, se prêtent promptement à ce qui est de l'intérieur sans s'y donner. Prenez garde aussi, serviteur de Dieu, prenez garde de paraître condamner ceux que vous ne voulez pas imiter. Je veux que vous fassiez, dans votre infirmité, ce que faisait dans la plénitude de la santé, celui qui disait : « Jésus-Christ est venu sauver les pécheurs dont je suis le premier. » (I Tim. 15.) Saint Paul, [329] ne prononçait point ces paroles par une précipitation mensongère ; elles résultaient de l'appréciation qu'il faisait de lui. Celui en effet qui se tonnait, en s'examinant parfaitement, ne trouve pas de péchés comparables à celui qu'il a commis, il ne rencontre pas de fautes semblables aux siennes. Je ne veux donc point que vous pensiez que la

lumière commune du jour ne luit que dans votre cellule, qu'il n'y a de tranquillité qu'en vous, que la grâce de Dieu n'opère que dans votre conscience. Le Seigneur n'est-il le Dieu que des solitaires ? Il est le Dieu de tous. Il a pitié de tous et il ne hait aucune des créatures qu'il a produites. Je préfère vous voir penser que la lumière sereine est partout excepté en vous, et avoir des sentiments très bas de vous plutôt que des autres.

CHAPITRE III. IL FAUT PRATIQUER LA VERTU AVEC FERVEUR, POUR L'EXEMPLE DE CEUX QUI VIENDRONT APRÈS NOUS.

7. Opérez donc plutôt avec crainte et tremblement votre salut, qui est aussi celui des autres. Considérez, non ce qu'ils sont, mais ce qu'il est en votre pouvoir de les rendre par votre influence ; considérez non-seulement ceux qui existent présentement, mais ceux qui vivront après vous, et que vous aurez pour imitateurs dans votre sainte carrière. Car, de vous, de votre exemple, de votre autorité, dépend dans ce pays toute la prospérité de votre ordre sacré. Vos successeurs, en vous respectant comme ils le doivent et en vous imitant, vous appelleront leurs pères et leurs fondateurs. Tout ce que vous aurez réglé, tout ce que votre manière de faire aura établi comme coutume, vos successeurs le recueilleront et le maintiendront ; il ne sera permis d'y rien changer. Il en sera de ces règles

chez vous, comme chez nous des lois immuables de la souveraine et éternelle vérité ; il est expédient que tous les apprennent et les scrutent, personne néanmoins n'a licence pour les juger. Rendons grâce à Dieu, parce qu'il ne sera ni indigne de vous, ni inutile pour vos successeurs, de pratiquer vos règles avec force et d'imiter avec fidélité en vous ce que vous pratiquez vous mêmes. Et s'il faut aussi faire la part à d'autres idées sages, Dieu vous le manifestera. Car, sans blesser en rien la sainteté de la chartreuse, sans porter atteinte au respect plein d'estime qui lui est dû, dans les froids rudes et continuels des Alpes, bien des choses sont nécessaires aux religieux qui y pratiquent la pauvreté volontaire en se bornant à ce qui suffit, qui ne le sont pas au même degré dans les régions que nous habitons.

8. Vous comprenez ce que je dis : le Seigneur vous en donnera l'intelligence. Je me réjouis en vous, et bien qu'absent de corps mais présent d'esprit et considérant votre ordre, la ferveur de son esprit, l'abondance de la paix qui y règne, la grâce de la simplicité, la fidélité aux règles, la suavité même du saint Esprit qui se fait sentir dans la charité qui lie les religieux, le modèle parfait de piété qui reluit dans la vie que vous menez, à ce souvenir du Mont-Dieu, je tressaille d'allégresse et j'adore avec amour ces prémices du saint Esprit et le gage de la grâce accordée à cet ordre religieux qui grandit en lui promettant de si

heureux fruits. [330] Car, ce nom même de Mont-Dieu est d'un bon augure ; il marque, comme le Prophète le dit de la montagne du Seigneur, que sur ses hauteurs habite la race de ceux qui cherchent Dieu, de ceux qui cherchent la face du Dieu de Jacob, de ceux qui ont les mains innocentes et le cœur pur, et qui n'ont pas reçu leur âme en vain. (Ps. XXXIII, 4.) Car, voilà bien votre profession, chercher ce Dieu de Jacob, non à la façon ordinaire des autres hommes, mais chercher la face de Dieu, cette face que vit Jacob, lorsqu'il dit : « J'ai vu le Seigneur face à face, et mon âme a été sauvée. (Gen. XXXII, 30.) Rechercher la face de Dieu, c'est chercher à le connaître à visage découvert, comme le vit Jacob et comme le dit aussi l'Apôtre : « alors je connaîtrai comme je suis connu : à présent, nous voyons dans un miroir et par reflet ; mais alors, nous le verrons face à face, comme il est : » (I Cor. XIII, 12.) c'est cette vision après laquelle nous devons courir sans relâche sur la terre par l'innocence des mains et la pureté du cœur, comme l'enseigne « la piété, » qui, aux termes de Job, est le culte de Dieu. » (Job. 28 selon les LXX). Celui qui n'a pas cette piété, « a reçu son âme en vain, » c'est-à-dire, il vit inutilement, ou il ne vit pas entièrement, en ne vivant point de cette vie pour laquelle son âme lui avait été donnée.

CHAPITRE IV. QUELLE EST LA VRAIE PIÉTÉ, QUELLE EST LA SOLITUDE OU LA CLÔTURE QUI CONVIENT AUX RELIGIEUX.

9. Cette piété, c'est la mémoire continuelle de Dieu, c'est un acte toujours renouvelé d'attention à sa pensée, un effort perpétuel du cœur vers son amour : de sorte qu'aucun jour, qu'aucune heure même ne trouve le serviteur de Dieu, ou à travailler à accomplir sa règle, ou livré au soin de sa perfection, ou à goûter les suavités et les délices de la charité. Voilà la piété à laquelle l'Apôtre excite son disciple bien-aimé, en ces termes : « Exercez-vous à la piété, car l'exercice du corps, sert de peu. La piété est utile à tout bien, elle a les promesses de la vie présente et celles de la vie future. (I. Tim. IV, 8.) En tout et par-dessus tout, votre habit annonce non-seulement l'apparence, mais encore la réalité de cette piété, et votre profession en exige la pratique. Car, comme le dit l'Apôtre : « il en est qui ont l'extérieur de la piété, mais qui en répudient la vérité et la vertu, » (II. Tim. III. 5.) Celui de vous qui ne l'a pas dans sa conscience, ne la montre pas dans la vie, ne la pratique pas dans sa cellule : il n'est pas solitaire, il est seul : sa cellule pour lui n'est pas une cellule, mais un cachot et une prison. Il est bien seul, celui avec qui Dieu n'est pas ; il est vraiment captif celui qui n'est pas libre en Dieu. Solitude et réclusion sont en effet des termes qui indiquent la misère : mais

la cellule ne doit jamais être une prison de force, mais bien le domicile de la paix, la porte fermée ; non point ténèbres, mais retraite et secret.

10. Celui qui a Dieu avec lui n'est jamais moins seul que lorsqu'il n'est avec personne. Alors il goûte en liberté sa joie, alors il est bien seul et s'appartient pour jouir de Dieu en lui et de lui en Dieu. [331] Alors, dans la lumière de la vérité, dans la tranquillité d'un cœur pur, la conscience sans tâche s'ouvre d'elle-même, et le souvenir pénétré de Dieu se répand librement, l'intelligence est illuminée :et l'amour jouit de son objet, ou bien la faiblesse humaine pleure librement ses misères. C'est pourquoi selon la forme de votre règle, habitant dans les cieux plutôt que dans les cellules, ayant écarté de vous tout le monde, vous vous êtes entièrement renfermés avec Dieu. Le séjour de la cellule et le séjour du ciel sont rapprochés. Car, de même qu'entre cellule et ciel il existe un rapport quant au nom, il existe aussi une relation au point de vue de la piété. C'est du mot celer que la cellule et le ciel tirent leur nom : ce qui est caché dans le ciel l'est : aussi dans la cellule ce qui se passe dans le ciel se passe dans la cellule. ; Qui est-ce donc qui s'y passe ? S'occuper de Dieu, jouir de Dieu. Car ce qui se fait selon la règle, pieusement et fidèlement dans les cellules, j'ose le dire, les saints anges de Dieu regardent les cellules comme le ciel, et ils éprouvent en ces deux endroits des

jouissances égales. Car, lorsque la cellule voit constamment pratiquer les choses célestes, le ciel devient semblable à la cellule et s'en rapproche par l'image du même mystère, par l'affection de la piété et par le goût d'une occupation pareille ; à l'esprit qui prie, ou à l'âme qui sort de son corps, le chemin de la cellule au ciel n'est ni difficile, ni long. De la cellule on monte souvent au ciel, presque jamais on ne descend de la cellule à l'enfer, si ce n'est pour suivre le conseil du Psalmiste : « Qu'ils descendent vivants dans les enfers, » pour n'y point tomber en mourant. C'est de cette manière que les habitants des cellules descendent souvent dans ces tristes abîmes. De même que dans leurs contemplations assidues ils aiment à revoir les joies du Paradis, afin de les désirer toujours davantage ; de même ils considèrent les souffrances des damnés pour ; en avoir horreur et les éviter. Et c'est ce que dans leurs prières ils souhaitent à leurs ennemis, « de descendre vivants dans les enfers. » (Ps. LIV, 16.) A la mort, nul ou presque aucun religieux ne tombe de sa cellule dans le gouffre éternel, parce que presque aucun n'y persévère jusqu'à la fin, s'il n'est prédestiné au ciel.

11. Le fils de la grâce, le fruit de son sein, la cellule le réchauffe, le nourrit, l'embrasse, le conduit à la perfection et le rend digne d'entrer en conversation avec Dieu : elle écarte et rejette de suite l'étranger et celui qu'on lui a faussement

donné. D'où vient que le Seigneur dit à Moïse : « ôte les souliers de tes pieds : car le lieu que tu foules est une terre sainte. » (Ex. III, 5.) Un lieu saint, une terre consacrée n'a jamais souffert longtemps l'âme du péché, remplie d'affections mortes, de celui dont le cœur est éteint. La cellule est le sol sacré et l'endroit vénérable où Dieu et le serviteur causent ensemble comme l'ami avec son ami. L'âme fidèle s'y unit souvent au Verbe de Dieu, l'épouse s'y donne à l'époux, les choses célestes s'y rapprochent des terrestres et les divines des humaines. La cellule du serviteur de Dieu est comme un temple saint du Seigneur. Des choses divines se passent en effet dans le temple et dans la cellule : mais plus fréquemment dans la cellule. Dans le temple, sont distribués visiblement et en figure, à certains moments, les sacrements de la piété chrétienne : [332] dans la cellule, comme dans le ciel, dans la même vérité, dans le même ordre, bien que non pas encore dans la majesté du même éclat, ni dans la même éternelle sécurité, la chose même qui fait l'objet de tous les sacrements de notre foi est constamment célébrée. Aussi, comme nous venons de le dire, la cellule rejette vite loin de son sein, comme un avorton, l'étranger qui n'est pas son fils ; elle le vomit comme une nourriture inutile et nuisible : la pharmacie de la piété ne souffre pas longtemps dans son sein un malheureux de ce genre ; le pied de l'orgueil

arrive, la main du pécheur l'ébranle et l'emporte : chassé, il ne peut rester tranquille, il fuit misérable, nu et tremblant, comme Caïn, loin de la face de Dieu ; il est exposé aux vices et aux démons ; le premier qui le trouvera lui donnera la mort de l'âme : ou bien, si parfois il s'obstine à rester dans sa cellule, non par la constance de la vertu, mais par un entêtement déplorable, la cellule lui est encore comme un cancer ou comme un tombeau dans lequel il est enterré vivant. « Le sage devient plus sage en voyant flageller le méchant. » (Prov. XIX, 25.) « Et il lavera ses mains dans le sang du pécheur. » (Ps. LVII, 11.) Donc, comme le dit le Prophète : « Si tu te convertis, Israël, convertis-toi à moi. » (Jerem. IV, 1.) C'est-à-dire, arrive au faite d'une conversion complète. Car il n'est accordé à personne de rester longtemps dans le même état. Le serviteur de Dieu est toujours dans cette alternative, ou il faut toujours qu'il avance, ou bien qu'il recule. ou il s'efforce d'aller en avant, ou il est entraîné en arrière. On exige de vous tous la perfection, mais on n'exige pas de tous la même perfection. Si vous commencez, commencez bien : si vous avez déjà atteint quelque degré, mesurez-vous vous-même à, vous-même, et dites avec l'Apôtre : » Ce n'est pas que j'aie déjà saisi le but ou que je sois parfait : j'avance pour tâcher de saisir celui en qui j'ai été saisi. Il y a une chose, oubliant ce qui est en arrière, et m'élançant sur ce qui est en avant, je

cours vers la récompense qui m'est destinée dans la vocation d'en haut, en Jésus-Christ Notre-Seigneur.» (Phil. III, 12.) Il ajoute ensuite : « Nous donc, tant que nous soyons de parfaits, ayons ces sentiments. » Par là, l'Apôtre vous déclare ouvertement que la perfection de l'homme juste en cette vie, consiste à oublier ce qui est en arrière et à s'élaner complètement vers ce qui est en avant, et le terme de cette perfection se trouvera au lieu où l'on saisira complètement le but montré par la vocation divine.

CHAPITRE V. TRIPLE ÉTAT DE LA VIE
RELIGIEUSE, ANIMALE, RAISONNABLE,
SPIRITUELLE, EN D'AUTRES TERMES, ÉTAT DE
CEUX QUI COMMENCENT, DE CEUX QUI
PROGRESSENT ET DES PARFAITS.

12. De cette sorte, de même que l'étoile diffère de clarté de l'étoile, de même la cellule est différente de la cellule, selon la vie de ceux qui commencent, de ceux qui progressent et de ceux qui sont parfaits. L'état de ceux qui commencent peut être appelé animal, celui de ceux qui progressent, raisonnable ; celui des parfaits, spirituel. Il faut être indulgent quelquefois en certains points, envers ceux qui sont encore dans l'état animal, là même où l'on n'excuse point ceux qui sont comme [333] raisonnables. De même on, montre une certaine clémence envers ceux qui ne sont que raisonnables en des matières où l'on n'en

a point à l'égard des spirituels, dont tous les actes doivent être parfaits, de nature à servir de modèle, et dignes de louange plutôt que de blâme. C'est de ces trois genres d'hommes que se compose tout l'état religieux ; ils se distinguent non-seulement par des désignations particulières, mais encore par le caractère propre d'application qui les spécifie. Tous les enfants de Dieu doivent, dans le jour qui leur est donné, examiner avec attention ce qui leur manque : le point d'où ils sont partis, celui où ils sont arrivés, et à quel degré d'avancement les trouve, à chaque jour ou à chaque heure, leur propre considération. Il en est qui sont animaux, qui d'eux-mêmes ne sont ni conduits par la raira, ni entraînés par l'affection : cependant, ébranlés par l'autorité ou, excités par l'exemple, ils approuvent le bien où ils le trouvent, et, semblables à des aveugles, tirés par la main, ils suivent, c'est-à-dire, ils marchent à la suite. Il en est de raisonnables, par le jugement de la raison et le discernement de la science naturelle, ils ont la connaissance du bien et en ont le désir ; mais ils n'en ont point encore l'amour. Il en est de parfaits que l'Esprit conduit, et qui sont plus pleinement illuminés par les lumières qu'il répand. Et parce qu'ils ont le goût du bien dont l'affection les meut, on les appelle sages. Et parce que le Saint-Esprit, dont la charité les conduit, les revêt et les entoure, comme autrefois revêtit Gédéon, on leur donne le nom de spirituels. Le

premier état s'exerce autour de ce qui est du corps ; le second, sur ce qui entoure l'âme ; le troisième n'a de repos qu'en Dieu. De même que chacun de ces états renferme un certain degré de perfection, de même, chacun dans son genre, a une certaine mesure dans la perfection qui lui est propre. Dans la vie animale, le commencement du bien, c'est la parfaite obéissance ; le progrès, c'est de dompter son corps et de le réduire en servitude ; la perfection, c'est de changer en jouissance la coutume de faire le bien. Dans l'état raisonnable, le commencement c'est de comprendre ce qui est proposé selon la doctrine de la Foi ; le progrès, de pratiquer ces vérités comme elles sont proposées ; la perfection s'obtient quand le jugement de la raison se transforme en affection de l'âme. La perfection de l'homme raisonnable est le commencement de l'homme spirituel : son progrès consiste à contempler à visage découvert la gloire de Dieu, la perfection en est d'être transformé en la même ressemblance, allant de clarté en clarté, comme potassé par l'Esprit du Seigneur.

13. Donc, pour commencer par le premier point du premier sujet, par l'état animal : l'animalité est un genre de vie obéissant aux sens du corps ; ce qui a lieu quand l'âme, comme affectée, hors d'elle même, par les délectations que lui font ressentir les corps qu'elle aime, nourrit ou entretient sa sensualité en jouissant

d'eux. Cette vie se retrouve encore lorsque l'âme, rentrant en elle-même, et ne pouvant dans l'intérieur de sa nature incorporelle porter ces corps, y apporte leur image. Habitée à ces corps, elle pense que rien n'est comparable à l'objet qu'elle a laissé au-dehors ou à celui qu'elle a résumé en son intérieur : de là vient que tant que le temps lui est accordé, il lui est agréable de vivre [334] selon les délectations de la chair. Quand elle est détournée de ces réalités grossières, elle ne peut penser qu'à l'aide d'imaginaires corporelles. Lorsqu'elle s'élève aux choses spirituelles ou divines, elle ne peut en avoir d'autres impressions que celles qu'elle reçoit des corps ou des choses corporelles. S'éloignant de Dieu, la folie s'empare d'elle, lorsqu'elle est trop concentrée en elle-même et tellement abrutie qu'elle ne veut pas ou ne peut pas être gouvernée. Lorsque l'orgueil le fait sortir grandement hors d'elle, elle devient prudence de la chair, et se croit sagesse quand elle est folie, au dire de, l'Apôtre : « se prétendant sages, ils sont devenus insensés. » (Rom. I, 22.) Or, tournée, vers Dieu, elle devient sainte simplicité, c'est-à-dire volonté toujours égale par rapport au même objet ; ainsi qu'on le vit dans Job appelé et homme simple, droit et craignant Dieu. » (Job. I, 1.) Car la simplicité est proprement une volonté parfaitement dirigée vers le Seigneur, ne lui demandant qu'une seule chose et l'obtenant, n'ambitionnant, point d'être

multipliée sur plusieurs objets dans le siècle. Ou bien, la simplicité est encore la véritable humilité dans la conduite, c'est-à-dire cette vertu qui aime mieux sentir la conscience de la vertu que d'en avoir, la renommée ; sentiment par lequel l'homme simple ne refuse pas de paraître sot dans le monde pour être sage devant Dieu. Ou bien encore, la simplicité est la volonté seule tournée vers Dieu, sans être encore formée par la raison pour devenir l'amour ; c'est-à-dire, la volonté formée, mais pas encore illuminée pour être éclairée, pour être charité, c'est-à-dire jouissance de l'amour.

14. La simplicité donc possédant en elle-même quelque commencement de la créature de Dieu, c'est-à-dire une volonté simple et bonne, sorte de matière première et grossière, qui servira à former dans l'avenir l'homme de bien, présente à son auteur, au commencement même de la conversion, cette même matière pour recevoir sa forme. Car déjà, avec cette bonne volonté, la créature ayant un commencement de la sagesse, c'est-à-dire la crainte du Seigneur, en conclut que par elle-même elle ne peut se donner cette forme, et que, pour un insensé, il n'est rien de plus utile que d'obéir à un sage. C'est pourquoi, se soumettant à l'homme à cause, de Dieu, elle lui confie sa bonne volonté pour la dresser selon Dieu dans le sentiment et dans l'esprit de l'humilité ; dès ce moment, la crainte du Seigneur

se met à opérer en elle toute la plénitude des vertus, quand, par la justice elle, obéit à plus grand que lui, par la prudence, elle ne se fie point en elle-même, par la tempérance, elle refuse de juger, par la force, elle s'adonne tout entière à l'obéissance pour accomplir et non pour critiquer ce qu'on exige d'elle. Voilà l'épouse à qui le Seigneur donne cet ordre : « Et vous, vous tournerez vers votre époux. » (Gen. III, 16.) Cet époux, c'est ou sa propre raison et son propre esprit, ou l'esprit et la raison d'un autre. C'est à cet époux qu'obéit justement l'homme simple et droit en lui-même plus droitement et plus justement en autrui qu'en soi-même. Donc, d'après l'ordre de Dieu, et d'après l'instinct de la nature, l'épouse doit avoir une conversion légitime, c'est-à-dire une obéissance parfaite pour son époux, le sens animal pour l'esprit qui l'anime ou pour quelque homme spirituel qui le régira. L'obéissance parfaite dans le commençant est celle qui [335] ne discute pas ce qu'on lui prescrit, ou qui n'examine jamais pourquoi on lui commande, mais qui s'efforce seulement d'accomplir avec fidélité et humilité ce que le supérieur exige d'elle. L'arbre de la science du bien et du mal dans le Paradis, c'est le jugement de l'esprit qui décide en la vie religieuse dans la personne du Père spirituel ; c'est lui qui juge tout et n'est jugé par personne. A lui de prononcer, aux autres d'obéir. Adam goûta pour sa perte du fruit défendu, instruit par celui

qui lui inspira en ces termes une si mauvaise résolution : « Pourquoi le Seigneur vous a-t-il commandé de ne pas manger du fruit de cet arbre ? » (Gen. III, 1.) Voilà le jugement, pourquoi existe ce précepte. Et l'esprit infernal ajoute : « Il savait en effet que le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux. » Voici, pourquoi cet ordre a été donné, pour les empêcher de devenir eux aussi des dieux. Le premier homme jugea, il mangea, il devint désobéissant et fut chassé du Paradis. De même, qu'un homme à l'état animal jugeant de tout, qu'un novice qui veut être prudent, qu'un commençant qui croit être sage, puissent rester longtemps dans une cellule et persévérer dans un ordre religieux, c'est chose impossible. Que le moine devienne insensé pour être sage : que tout son jugement consiste à ne juger de rien. Que toute sa sagesse consiste à s'attacher à ne pas en avoir du tout en cette matière.

CHAPITRE VI. DIEU A DONNÉ À L'HOMME UNE INTELLIGENCE CAPABLE D'APPRENDRE LES ARTS ET LES SCIENCES ; LES UNS EN USENT BIEN ET LES AUTRES MAL.

15. En cette créature en qui l'animalité et la raison se trouvent conjointes, dans l'âme humaine, le Créateur bon a laissé l'intelligence et l'esprit, et dans l'esprit, l'art ; par là, Dieu a établi

l'homme au-dessus de toutes ses œuvres, et a placé sous ses pieds toutes les choses terrestres : dans l'animal superbe, ce don est un témoignage de sa dignité naturelle et une trace de l'image du Seigneur qu'il a perdue ; dans celui qui est humble et simple, il est un recours pour retrouver sa dignité et maintenir sa ressemblance avec l'auteur de son être. (Rom. I, 19.) En cela, le Créateur est estimé par ses dons qui se montrent dans ses créatures. En cela, se manifeste -la justice de Dieu : parce que ceux qui opèrent le bien méritent de vivre, et ceux qui font le mal, sont dignes de mort. La créature qui nous sert spontanément est soumise à la nature et lui est coordonnée pour se plier à la nécessité qui vient du péché, à la volonté et à la jouissance de l'homme. Aussi, tout le monde voit facilement comment bons et méchants ont tiré et tirent tous les jours de cette source les aliments nécessaires à la vie, les moyens qui servent au bien et au mal, toutes choses très belles en leur genre. De ce même principe, dans les lettres, dans les travaux manuels, dans les constructions, les hommes, par leurs inventions innombrable, ont fait sortir tant de modes d'études, tant d'espèces de professions, les subtilités, les sciences recherchées, les arts, l'éloquence, les dignités, la variété des emplois, les innombrables recherches qui se pratiquent dans le siècle, dont usent pareillement, soit pour leur nécessité, soit pour leur utilité, et ceux qu'on

appelle sages de ce siècle, et ceux qui sont simples et enfants de Dieu. Mais les premiers en abusent pour satisfaire [336] leur curiosité, leur volupté et leur superbe, les autres les emploient à titre de nécessité, trouvant ailleurs la délectation qu'ils désirent. Les premiers, serviteurs de leurs sens et esclaves de leurs corps, se voient entourés îles fruits de la chair qui sont « la fornication, l'impureté, l'orgueil, la luxure, les inimitiés, les contentions, les jalousies, les colères, les rixes, les dissensions, l'envie, les repas copieux, l'ivresse et autres excès de ce genre : quiconque s'en, rendra coupable, n'obtiendra pas le royaume de Dieu. » Les autres recueilleront les fruits de l'Esprit qui sont « la charité, la joie, la paix, la patience, la bénignité, la longanimité, la bonté, la mansuétude, la foi, la modestie, la continence, la chasteté et la piété qui possède les promesses de la vie présente et de la vie future. (Gal. V, 19 et seq.)

16. Tant que ces hommes agissent, on voit au-dehors des actions pareilles, mais Dieu discerne les volontés et les intentions. Mais quand on rentre dans son intérieur, chacun trouve les conséquences de ce qu'il a voulu, que lui présente comme nourriture sa propre conscience. Chacun pourtant n'y revient pas également : personne n'aime à revenir en soi après son action, quand il n'en est point parti avec bonne intention. Qui y retourne sans avoir vaincu sa concupiscence, il trouve, venant de cette même concupiscence, ou

d'agréables délectations, ou de cuisants remords, et aussi il multiplie ses réflexions. Quant à celui qui a déjà triomphé de sa concupiscence, sans que néanmoins un désir plus grand, ou une jouissance plus vive du véritable bien se soit emparée de son esprit, il souffre, avec une volupté désagréable, les imaginations qui résultent de ce qu'il a fait ou entendu : aussi ses reins seront remplis des illusions de ses délectations, et quand il faudra contempler les choses divines et spirituelles, la lumière de ses yeux ne sera plus avec lui : celui qui combat contre les passions, souffre des ennuis, parce qu'il ne parvient point à surmonter entièrement les impressions qu'il en éprouve. Celui qui aspire à la liberté ne peut éloigner de lui les imaginations de ses impressions, et les pensées nuisibles, pénibles ou oisives qui s'élèvent de toutes parts. De là, au temps de la psalmodie ou de l'oraison et des autres exercices spirituels, dans le cœur du serviteur de Dieu, malgré ses refus et ses luttes, les imaginations et les fantômes des vaines pensées, qui, semblables à des oiseaux immondes posés ou voltigeants, viennent enlever le sacrifice de dévotion des mains de celui qui le tient, ou le souillent souvent jusqu'à arracher des larmes à celui qui l'offre. Dans cette âme infortunée éclate une triste et inégale division, l'esprit et la raison d'un côté réclamant la volonté et l'intention du cœur avec la prompte obéissance du corps ; la grossièreté animale s'emparant, d'un

autre, avec violence, de l'intelligence et de la volonté, et souvent par là l'esprit reste sans produire de fruits. De là vient que dans les âmes faibles, et en qui les concupiscences de la chair et du siècle ne sont pas encore parfaitement mortifiées, le vice de la curiosité commence à faire de forts grands ravagés. De là résulte que l'on cherche ces consolations dérégées et ennemies d'une règle de solitude et de silence, ces diversions furtives où la volonté se trouve à l'écart dans la voie royale d'une vie commune, le dégoût de ce que l'on fait tous les jours, le [337] sentiment qui fait voir de bon oeil toutes les nouveautés. Ces sortes de remèdes semblent calmer pour un moment, en le soulageant, ce prurit et cet ennui de l'âme, mais ils la réchauffent et l'enflamment en augmentant par la suite ses tristes ardeurs et ses déplorables démangeaisons. De là cette regrettable inconstance par laquelle tous les jours on s'adonne à des occupations nouvelles, à de nouvelles pratiques et à de nouveaux travaux ; qui porte à faire des lectures variées, non pour édifier l'âme, mais pour tromper la monotonie pesante d'un joie trop lent à s'écouler : en sorte que le solitaire, après avoir condamné tout ce qui est ancien, tout ce qui se pratique d'ordinaire, n'éprouve plus, quand le nouveau est épuisé, que la haine de sa cellule, et le besoin d'en sortir promptement.

17. C'est pourquoi, l'homme simple et nouveau dans la vie religieuse et solitaire, qui n'a pas de raison pour le conduire, de sentiment pour l'entraîner et de discernement pour le modérer, mais qui se sert envers lui-même de la force que l'ouvrier emploie envers l'objet qu'il élabore, doit être façonné par les mains d'autrui dans la loi des commandements de Dieu, et formé en toute patience à la roue mobile et docile de l'obéissance, au feu de l'épreuve, soumis aux ordres et au gré de celui qui le dirige. Quoiqu'il ait du génie, de l'art et de l'intelligence à un degré supérieur, il n'importe, ces dons peuvent servir d'instruments aussi bien au vice qu'à la vertu. Qu'il ne refuse pas d'apprendre à utiliser pour le bien, ce qui peut être consacré au mal, car c'est là le propre de la vertu. Que le génie assouplisse le corps, que l'art forme la nature, que l'intelligence ne rende pas l'âme superbe, mais docile. Car on a reçu gratuitement le génie, l'art, l'intelligence et les autres dons de ce genre ; il n'en est pas ainsi de la vertu. La vertu veut être apprise avec humilité, cherchée avec travail, possédée avec amour. Car, comme elle est digne de toutes ces richesses, elle ne peut être apprise, cherchée ou possédée d'une autre manière.

CHAPITRE VII. CE QUE DOIT APPRENDRE LE RELIGIEUX NOVICE OU L'ERMITE GROSSIER.

18. En premier lieu donc, l'habitant du désert encore grossier doit apprendre, selon la règle tracée par l'Apôtre, à faire de « son corps une hostie vivante, sainte, plaisant à Dieu et lui soumettant sa raison. » (Rom. XII, 4.) Pour dompter la recherche précipitée et curieuse qu'éprouve à l'égard des choses spirituelles et divines, dans la ferveur de son commencement, l'homme animal qui ne saisit pas encore les choses de Dieu, le même Apôtre ajoute : « Je le dis par là grâce de Dieu qui m'a été donnée, à tous ceux qui sont parmi vous, de n'être pas plus sages qu'il ne faut, mais de l'être avec sobriété. » (Ibid, 3.) Parce que la réforme de (l'homme animal) roule en tout, ou du moins en très grande partie sur son corps et sur son agencement extérieur, il faut lui apprendre en premier lieu à fortifier raisonnablement son coite et ses membres qui sont sur la terre ; à tenir un juste équilibre de raison et de discernement entre la chair et l'esprit qui luttent sans-cesse sans relâche, sans avoir de partialité pour l'un ou l'autre. Il faut lui enseigner à traiter son corps [338] comme un malade qu'on lui a recommandé, à qui il faut refuser, malgré ses vifs désirs, les choses inutiles, et faire prendre de force celles qui lui sont salutaires. À se servir de lui, non comme s'il lui appartenait, mais comme étant de celui qui nous a acheté à grand prix, afin que nous le glorifions dans notre chair. (I Cor. VI 20.) Il faut encore l'instruire à éviter ce que le

Seigneur reproche par, son Prophète, au peuple pécheur : « Vous m'avez rejeté derrière votre dos. » (III. Reg. XIV, 9.) Aussi, il faut beaucoup prendre garde de laisser, en vue des besoins ou des avantages temporels de la vie présente, son esprit s'écarter du droit chemin ou s'abaisser en quoi que ce soit de sa dignité, et descendre à aimer ou à honorer le corps auquel il est uni. C'est pourquoi il faut traiter ce corps avec dureté, pour qu'il ne se révolte point et ne fasse pas l'insolent : de manière cependant à ce qu'il soit en état de servir, car il a été donné à l'homme pour être le serviteur de l'âme. Il ne faut pas l'avoir comme si nous devions vivre pour lui, mais comme un instrument sans lequel nous ne pouvions pas vivre. Car l'alliance que nous avons avec le corps, nous ne sommes pas libre de la rompre quand nous voudrons : il nous faut attendre avec patience la fin légitime de ce combat, et en observer fidèlement les clauses.

19. Nous devons conséquemment vivre ou nous tenir avec lui comme si nous n'avions pas à rester longtemps en sa société ; de sorte que s'il en arrive autrement, nous ne soyons pas pressés de le quitter. Sur ce point il y aurait bien des scrupules à éprouver, ou bien des dangers à courir ; mais la règle de l'obéissance, qui s'applique aussi à la cellule, en donnant une fois la forme parfaite de l'observance commune en ce qui regarde le vivre, le vêtement, le travail et le

repos, le silence et la solitude, et tout ce qui se rapporte au soin extérieur de l'homme ou à ses nécessités, rend le frère obéissant, patient et tranquille ; et précautionné pour le reste, en le mettant à l'abri. Tout y est si bien précisé, le superflu si sagement retranché, tout le nécessaire si justement renfermé dans les bornes du suffisant et d'une retenue universelle, qu'il y a de quoi laisser désirer aux forts, sans éloigner les faibles, que la quantité accordée ne peut blesser en rien la conscience de ceux qui en usent avec actions de grâces, et que la partie retranchée ne doit pas tenter le serviteur de Dieu bien réglé, et bien élevé. En ces prescriptions, comme le dit Salomon : « Qui marche simplement marche avec confiance : » (Prov. X, 9.) « qui a l'esprit dur tombera dans le mal. » (Ib. XXVIII, 14.) Car encore qua l'ordre nécessaire de la maison soit distribué de telle sorte qu'il n'y a lieu à aucune plainte, et que tout superflu, soit retranché, si cependant, soit en public, soit en particulier, il y a quelque chose à ajouter ou à ôter, tout est remis au jugement du Prieur, [339] sans scrupule et sans danger pour ceux qui lui obéissent.

20. Il faut donc habituer le nouvel ermite à dompter, en suivant la règle commune, les concupiscences de sa chair, en faisant une pénitence continuelle pour ses péchés passés, et à se mépriser lui-même pour mépriser tout le reste. Il faut aussi le prémunir avec soin contre les

tentations qui ont coutume de fatiguer davantage le novice solitaire, car elles ne cessent de solliciter le serviteur de Dieu qui sert le Seigneur, et d'exciter ses sentiments vicieux eu lui offrant des délectations qui les satisfassent, le diable y ajoutant ses suggestions, la chair, ses désirs et le siècle, ses images qui enflamment la concupiscence. C'est ainsi que nous éprouve le Seigneur notre Dieu, pour savoir si nous l'aimons, oui ou non : non qu'il ne le sache pas, mais afin que la tentation nous soit une occasion de le mieux remarquer en nous-mêmes. Les tentations sont facilement vaincues, et on marche à leur rencontre avec succès, quand elles sont suspectes, ou lorsque dès le premier abord, on les reconnaît pour mauvaises. Quant à celles qui s'introduisent sous l'apparence du bien, on les discerne avec plus de difficulté, et on les introduit dans l'âme avec plus de danger. Car, de même qu'on garde très difficilement une mesure dans ce que l'on croit bon, de même tout désir du bien n'est pas toujours sûr et sans danger.

CHAPITRE VIII. LE RELIGIEUX, SURTOUT LE SOLITAIRE, DOIT ÉVITER AVEC TOUT LE SOIN POSSIBLE L'OISIVETÉ, ET QUELLES OCCUPATIONS LUI CONVIENNENT.

21. L'oisiveté est la source de toutes les tentations et de toutes pensées mauvaises et inutiles. Ce qui occasionne le plus de mal à l'âme,

est l'oisiveté inerte. Que le serviteur de Dieu ne soit jamais oisif, même lorsqu'il prend quelque relâche de ses exercices religieux. Ne donnons point un nom si louche, si vain et si mou à une chose si certaine, si sainte et si auguste. S'appliquer à Dieu n'est pas oisiveté, c'est l'affaire des affaires. Celui qui, dans sa cellule, ne s'y livre pas avec ferveur et avec fidélité, quoiqu'il fasse, s'il n'agit pas pour la grande affaire de servir Dieu, il est oisif en ce qu'il fait. Il est ridicule de se livrer à l'oisiveté, sous prétexte d'éviter l'oisiveté. Celui-là est oisieux qui n'a pas d'utilité ou quelque intention d'utilité. Il ne faut point en agir ainsi, pour que le jour du repos s'écoule avec quelque charme pour nous, ou du moins sans grand ennui ; mais pour que le repos laisse toujours dans notre conscience quelque chose qui tourne au profit de l'âme, pont que, chaque jour, quelque bien s'amasse dans le trésor du cœur. Et le bon habitant de la cellule ne doit pas croire qu'il a vécu, le jour où il n'a pratiqué aucune des choses pour lesquelles on vit dans la cellule.

22. Vous demandez ce que vous avez à faire, et à quoi vous avez à vous occuper ? D'abord, outre le sacrifice quotidien de vos prières ou l'étude des livres, il ne faut pas refuser une partie de la journée à l'examen de conscience de chaque jour, à la correction et à l'amélioration de vos mœurs. Ensuite, il faut se livrer au travail des mains, ce qui est prescrit, non tant pour délasser

l'esprit durant une heure, que pour conserver et augmenter son goût pour les occupations spirituelles ; pour que l'âme se repose un moment, et non pour qu'elle se dissipe de sorte que, lorsqu'elle verra qu'il faut revenir à elle-même, elle se dégage sans opposition de la volonté attachée à son occupation, sans [340] influence du plaisir qu'elle a goûté en s'y livrant, et sans que la mémoire lui en rappelle l'image par la suite. « Car l'homme n'est pas pour la femme, mais la femme pour l'homme. » (I. Cor. XI, 9.) Les exercices spirituels ne sont point pour les exercices corporels, mais ceux du corps sont pour ceux de l'âme. C'est pourquoi l'homme, après sa création, reçut, pour en tirer secours, un être semblable à lui, formé de sa propre substance ; de même lorsque les exercices corporels sont nécessaires pour aider aux exercices spirituels, tous cependant, ne semblent pas convenir également à ce but, mais ceux surtout qui ont avec eux plus d'affinité et de ressemblance : ainsi il sert beaucoup, pour l'édification spirituelle, de méditer ce qui est écrit, ou d'écrire ce qui est lu. Quant aux exercices et aux opérations qui se font en plein air, de même qu'ils distraient les sens, de même ils font perdre l'esprit intérieur, à moins que, dans les rudes travaux de la campagne, le brisement du corps n'aille jusqu'à humilier et briser aussi le cœur. Par la grandeur de la lassitude qu'ils causent, ils expriment souvent le sentiment

d'une dévotion plus ardente. Effet qui se produit bien des fois et manifestement dans les jeûnes, les veilles et tout ce qui afflige le corps.

23. Cependant l'esprit sérieux et prudent se prépare à toute sorte de travail, il ne s'y dissipe point, au contraire il en tire moyen de se recueillir davantage ; ayant toujours devant les yeux, non point tant ce qu'il fait, que le but qu'il se propose en agissant, le terme où aboutit toute chose : plus il se repose sur ce but, plus ses mains travaillent avec ferveur et fidélité, et il soumet tout son corps à l'empire de cette grande persuasion. Car tous les sens qui se rapportent à la manifestation de la bonne volonté se réunissent en ce point ; il ne leur est point permis de se soustraire au poids du travail, et en obéissant à l'esprit humilié et soumis lui aussi, ils apprennent à lui devenir conformes en partageant ses labeurs, et en espérant les consolations qui lui seront données plus tard. Car, troublée par le péché et sortie de son état de rectitude, la nature, si elle se convertit et retourne à Dieu, recouvre promptement selon la mesure de la crainte et de l'amour qu'elle éprouve pour lui, tout ce qu'elle avait perdu en le quittant, et quand l'esprit commence à être reformé à l'image de son créateur, bientôt, sous l'influence de sa volonté, la chair elle-même se transforme et devient semblable à l'âme. Car tout ce qui plaît à l'âme lui plaît pareillement, même contre ses propres sentiments. Bien plus,

éprouvant pour Dieu une soif multipliée à cause des nombreux défauts que le péché a laissés en elle pour sa punition, parfois elle s'efforce de marcher en avant de l'esprit qui la guide. Car nous ne perdons pas les jouissances, nous les changeons quand nous les transportons du corps à l'âme, des sens à la conscience. Du pain de son, de l'eau pure, [341] et des légumes très ordinaires, ne sont pas chose très suave ; mais il est très agréable, pour l'amour de Jésus-Christ, et dans le désir de goûter les délices intérieures, d'en contenter un corps docile et bien réglé. Que de milliers de pauvres, qui satisfont la nature en ne lui donnant qu'une partie de ces aliments ! Il serait très facile et fort doux de vivre selon la nature, en mêlant à ce régime peu pénible, le condiment de l'amour de Dieu, si notre folie nous le permettait : cette folie guérie, de suite la nature sourit à tout ce qui est nature : Il en est de même du travail. L'habitant de la campagne a les nerfs vigoureux, les bras puissants : l'exercice en est la cause. Qu'il reste dans l'inaction, il s'amollit. En tout travail la volonté amène l'acte, l'acte, l'exercice, et l'exercice développe les forces.

24. Mais revenons à notre première pensée. Qu'en toutes manières, et le travail et le repos s'harmonisent de telle sorte que jamais nous ne soyons oisifs, et que toujours notre occupation soit de réaliser parfaitement en nous ce que dit l'Apôtre, s'adressant à ceux qui commencent et

qui sont à l'état animal : « Je tiens, à cause de l'infirmité de votre chair, ce langage bien humain. De même que vous avez fait servir les membres de votre corps à l'impureté et à l'iniquité pour commettre le péché, de même à présent, faites-les servir à la justice pour votre propre sanctification » (Rom. VI 49.) Qu'il entende ces accents, l'homme animal, jusqu'à présent esclave de son corps qu'il a commencé de soumettre à l'esprit, qu'il se mette résolument à comprendre ce qui appartient à Dieu et à briser, par la force de la foi, le joug de la servitude et les habitudes dominatrices de sa chair. Qu'il se fasse nécessité contre nécessité, coutume contre coutume et affection contre affection, jusqu'à ce qu'il mérite davantage d'éprouver délectation contre délectation ; que, selon le conseil de l'Apôtre, il trouve au moins autant de plaisir à se priver des jouissances de la chair et du monde, qu'il en trouvait auparavant à les goûter : qu'il soit aussi content de faire servir les membres de son corps à la justice pour se sanctifier, qu'il l'était de les faire servir à l'impureté et à l'iniquité pour se souiller de péchés. Voici la perfection du novice qui commence, ou de l'homme qui se trouve dans l'état animal : ayant détruit ce qu'il y a en lui d'animal ou d'humain, s'il ne regarde pas en arrière, s'il s'élance fidèlement vers ce qui s'étend devant lui, il parviendra vite aux réalités divines et commencera à saisir comme il est saisi, à

connaître comme il est connu. Ce travail n'est pas l'œuvre du moment de la conversion, ni celle d'un seul jour ; il y faut beaucoup de temps, beaucoup de peine, beaucoup de sueur, avec la grâce de Dieu qui fait miséricorde, et avec le zèle de l'homme qui vient et qui court.

CHAPITRE IX. LA STABILITÉ DANS LA CELLULE EST RECOMMANDÉE, ET ON INDIQUE QUELS EN SONT LES GARDIENS.

25. La source de tous les biens, c'est la cellule et le séjour constant qu'on y fait. Qui y entre bien avec sa pauvreté, est riche ; et quiconque a bonne volonté, porte avec lui tout ce qui est requis pour bien vivre : bien qu'il ne soit pas toujours expédient de se fier à cette bonne volonté, mais plutôt il faut [342] la retenir, la régir, surtout en ceux qui commencent. Que la règle de 'la sainte obéissance conduise la bonne volonté : que celle-ci, à son tour, mène le corps et lui apprenne à pouvoir rester au même endroit, à supporter sa cellule et à rester avec soi. c'est là, pour un novice qui progresse, un commencement de bonne formation et un indice assuré de bonne volonté. Car il est impossible à l'homme de fixer fidèlement son esprit sur un point, si d'abord il n'a pas rendu son corps stable en un lieu. Celui qui cherche à fuir l'inquiétude de son esprit, en allant de place en place, est semblable à celui qui fuit l'ombre de son. corps. Il se fuit et il se porte

partout : il change de lieu, mais il ne change pas d'âme. Il se trouve le même en tous lieux : seulement la mobilité elle-même le détériore, comme on blesse un malade quand on le secoue en le transportant. Que le novice sache qu'il est malade, et qu'il s'occupe de ce qui cause son indisposition. Si le repos n'est pas interrompu, les remèdes qu'il emploiera constamment obtiendront bientôt leur effet, et l'âme, délivrée de ses distractions, de ses asservissements et de ses tentations, s'appartiendra entièrement en Dieu. Infectée sans être souillée, la nature a besoin de soins, et de grands soins. Qu'elle s'attache donc sans en sortir à sa pharmacie, (car c'est par ce nom que les médecins ont coutume d'appeler l'endroit où se trouvent les remèdes destinés à soigner les santés compromises) et qu'elle s'en serve sans relâche jusqu'au retour éprouvé de la santé.

26. Votre guérison, ô malade languissant, c'est votre cellule ; le remède qui a commencé de vous soulager, c'est l'obéissance, l'obéissance véritable. Mais sachez que les remèdes nuisent, si on en change fréquemment, ils troublent la nature et épuisent le malade. Celui qui se dirige vers un but, s'il prend une route unique et certaine, parviendra au terme, et trouvera la fin de son voyage et de sa fatigue. Que s'il s'engage dans plusieurs chemins, il erre, il ne trouve pas la fin de sa fatigue, car l'erreur n'a pas de terme. Ne

changez donc point de remède, n'en prenez pas un pour remplacer un autre, mais jusqu'à ce que votre guérison soit complètement assurée, employez toujours la médecine salubre de l'obéissance : ne la rejetez point, comme un ingrat, quand vous serez guéri : seulement, par la suite, il vous sera permis d'en user d'une autre manière. Si donc, vous désirez obtenir la santé, veillez à ne rien faire, pour chose petite que ce soit, sans consulter le médecin ; si vous attendez ses soins, il ne faut jamais rougir de lui découvrir votre blessure. Rougissez, mais révélez-lui tout, ne cachez rien. Car, il en est qui en se confessant, racontent, comme une fable, l'histoire de leurs péchés ; ils énumèrent sans confusion aucune, les maladies de leur âme, presque sans pénitence et sans expression de douleur. Il trouve des larmes et il gémit bien vite, celui qui éprouve le sentiment de la douleur. Que si à la mauvaise santé, s'ajoute une insensibilité déplorable, le malade, en ne gémissant point, est d'autant plus éloigné de la santé, qu'il en paraît plus rapproché. Que si le médecin trop doux veut guérir tous vos maux par des onguents et des applications trop bénignes, vous, prenez votre affaire en main, avide d'un remède plus fort et plus prompt, [343] demandez le fer qui vous guérira, et sollicitez le cautère qui vous purgera. Le médecin est toujours proche de vous, il est toujours prêt.

27. Pour que votre solitude ne vous cause pas de l'horreur, pour que vous habitiez votre cellule avec plus de sécurité, on y a placé trois gardiens : Dieu, votre conscience et votre Père spirituel. À Dieu, vous devez la piété pour vous dépenser entièrement pour lui ; à votre conscience, le respect qui vous fait rougir de pécher devant elle ; au Père spirituel, l'obéissance de la charité, ayant recours à lui dans tous vos besoins. En outre, pour vous être agréable, je vous en trouverai un quatrième ; et tant que vous êtes petit enfant, jusqu'à ce que vous appreniez mieux à penser à la présence de Dieu ; je vous procurerai un pédagogue. Choisissez-vous un homme selon mon idée, dont la vie vous soit un modèle si vivant, qui vous inspire un respect si profond, que son souvenir, toutes les fois qu'il se présentera à votre mémoire, vous porte à la vénération et vous excite à vous régler et à bien disposer toutes choses en vous : un homme que vous regardiez comme présent, et qui, par l'affection de la charité mutuelle qu'il vous inspirera, corrigera tous vos défauts sans que votre solitude souffre aucun dommage dans le secret qui la constitue. Que ce personnage vous soit présent quand vous le voudrez ; que même parfois, il se présente à vous quand vous ne le voudrez pas. La pensée de sa sainte sévérité vous rappellera ses réprimandes ; le souvenir de sa piété et de sa bonté vous redira ses consolations ;

en réfléchissant à la sainteté de sa vie, vous vous sentirez porté à l'imiter. Ainsi, selon le précepte de l'Apôtre, veillez sur vous-même avec sollicitude : (I Tim. V, 22.) considérez-vous toujours et détournez les yeux de tout le reste. L'œil du corps est un admirable instrument, de même qu'il peut contempler les autres êtres, de même il peut se contempler lui-même. Cette facilité est aussi accordée à l'œil intérieur, si, à l'exemple de l'œil du corps, négligeant de se voir, il considère ce qui est autour de lui, même quand il le veut, il ne peut se replier sur lui-même. Occupez-vous de vous, vous êtes pour vous une matière suffisante d'attention. Éloignez de vos regards extérieurs ce que vous avez perdu l'habitude de voir, écartez de vos regards intérieurs ce que vous avez cessé d'aimer : rien en effet ne se rallume aussi facilement que l'amour, surtout dans les âmes jeunes et tendres.

CHAPITRE X. OFFICES ET EXERCICES DU RELIGIEUX DANS SA CELLULE.

28. Osez aussi quelquefois désirer et goûter des grâces meilleures, et soyez vous à vous-même un motif d'édification. Autre est votre cellule extérieure, autre votre cellule intérieure. L'extérieure, c'est la maison qu'habite votre âme avec votre corps : l'intérieure, c'est votre conscience qui doit habiter avec votre âme, Dieu qui est plus intérieur que tout ce qu'il y a d'intime

en vous. La clôture extérieure est la marque de la circonspection qui règne au-dedans de même que la clôture extérieure empêche les sens du corps de se répandre au-dehors, ainsi celle qui est au-dedans retient toujours dans l'âme les sens intérieurs. Aimez donc votre cellule extérieure, aimez votre cellule intérieure, et donnez [344] à chacune le soin qu'elle réclame. Que celle du dehors vous abrite sans vous cacher : non pour pécher plus secrètement, mais pour vivre avec plus de sûreté. Car vous ne savez point, ô grossier habitant, ce que vous devez non-seulement à votre cellule, si vous ne considérez comment, en y résidant, vous êtes guéri de vos vices, mais de plus comment vous n'avez pas à lutter contre ceux des autres. Vous ne savez pas l'honneur que vous devez rendre à votre conscience, si vous n'y éprouvez pas la grâce dit Saint-Esprit et la douceur de la suavité qu'il y répand. Rendez-donc à cette double cellule l'hommage qui lui est dû, et exigez-y pour vous la première place. Apprenez à vous y gouverner selon les lois communes de l'institut, à régler votre vie, à disposer vos mœurs, à vous juger, à vous accuser devant vous, à vous condamner souvent, et à ne pas manquer de vous punir. Que la justice siège sur le tribunal : que la conscience comparaisse comme coupable et s'accusant elle-même. Personne ne vous aime davantage, personne ne vous jugera avec plus de fidélité.

29. Le matin, rendez-vous compte de la nuit qui vient de s'écouler, et prenez vos précautions pour bien passer le jour qui arrive. Le soir, examinez le jour terminé et jetez un regard de prévoyance sur la nuit qui survient. En vous tenant ainsi serré par ces examens, vous ne pourrez jamais faire d'écart fâcheux. A chaque heure, selon la règle de la communauté, placez quelque exercice, à celle qui veut les spirituels, les spirituels ; les corporels, au moment qui veut les corporels : et de la sorte, l'esprit donnera à Dieu tout ce qu'il lui doit, et le corps en fera autant par rapport à l'esprit ; s'il y a quelque omission ou quelque imperfection, trouvez toujours moyen de la punir ou de la compenser dans son mode, dans son lieu ou dans son temps. Eu ceci, hors de ces heures dont le Prophète dit : « sept fois le jour j'ai chanté vos louanges » (Ps. CXVIII, 164.), il faut s'appliquer surtout au sacrifice du matin et du soir, et à celui du milieu de la nuit. Ce n'est pas en vain que le Prophète s'écrie : « le matin je me présenterai devant vous et je verrai » (Ps. V, 6), parce qu'alors nous sommes comme à jeun des soucis extérieurs, et encore : « que ma prière se dirige comme l'encens en votre présence l'élévation de mes mains, c'est le sacrifice du soir » (Ps. CXL, 2), parce qu'alors nous sommes délivrés, par une sorte de digestion spirituelle, de tous les empêchements qu'ils causent. Poursuivant la suite de l'ordre qui règle cette

louange, dans nos veilles nocturnes (quand nous nous levons au milieu de la nuit pour célébrer le nom du Seigneur), le même Prophète s'écrie : « au jour de ma tribulation, j'ai cherché le Seigneur en tendant mes mains vers lui, et je n'ai point été déçu dans mon attente. » (Ps. LXXVI, 3.) C'est à ces moments surtout que nous devons nous placer devant Dieu comme face à face, examiner toute chose à la lumière qui jaillit de son visage, trouver en nous un sujet de douleur et de chagrin, invoquer le nom du Seigneur en purifiant notre esprit jusqu'à ce qu'il s'enflamme : concevant de saints désirs au souvenir de l'abondance de sa douceur, jusqu'à ce qu'il nous la fasse éprouver lui-même dans notre cœur. C'est alors surtout qu'il faut faire ce qu'a dit l'Apôtre : « J'aime mieux qu'on dise une parole seulement dans le sens que j'indique, que dix mille sans les comprendre. » (I. Cor. XIV, 19.) [345] Et encore : « je chanterai d'esprit, je chanterai de cœur. (Ib. XIV, Ib.) C'est alors qu'il faut ramasser pour l'esprit et pour le cœur, les fruits qu'ils ont produits, afin qu'ensuite ou bien nous entrions dans le repos de la nuit qui répare dans l'abondance de la bénédiction de Dieu, ou bien, qu'en nous levant pour chanter les louanges du Seigneur, tout le mouvement de notre activité soit formé dans son principe et vivifié dans son développement, par la ferveur de ces saintes louanges. C'est pourquoi, pour prévenir les vigiles de la nuit, il n'est pas

expédient d'écraser l'intelligence du poids d'un grand nombre de Psaumes, et d'épuiser ou d'éteindre l'esprit. Mais quand l'âme est calme, il lui faut faire éprouver des sentiments de piété, et la diriger vers Dieu par sa voie naturelle, jusqu'à ce que, son amour se dilatant, elle se mette à courir jusqu'au bout de l'œuvre du Seigneur, ayant ainsi le mode qui règle sa ferveur et la suite qui la fait persévérer, à moins qu'une grande négligence ne vienne en interrompre le mouvement, ou qu'une misère volontairement commise ne l'étouffe entièrement.

30. Quiconque a le sentiment du Christ sait aussi combien il est expédient pour la piété chrétienne, combien il convient et il est utile à un serviteur de Dieu, à un serviteur de la Rédemption de Jésus-Christ, au moins à quelque heure du jour, d'honorer avec plus d'attention les bienfaits de la passion et de la Rédemption du Seigneur, pour en jouir suavement dans sa conscience et les graver fidèlement dans sa mémoire c'est là manger spirituellement le corps du Christ et boire son sang en mémoire de lui : ce qu'il a commandé par ces paroles à tous ceux qui croient en lui : « Faites ceci en souvenir de moi. » (Luc. XXII, 19.) Si on n'est pas obéissant à cette prescription, il devient manifeste aux yeux de tous, combien il est impie pour l'homme d'oublier un amour si excessif de Dieu : c'est un crime, en effet, de perdre le souvenir d'un ami absent,

rappelé par un gage qui a été laissé. Car il est permis au peu d'hommes à qui a été confié ce saint mystère, d'en célébrer sacramentellement la mémoire sainte et vénérable, dans des lieux, dans des temps et dans des manières fixées : quant à la chose du sacrement, et à l'esprit du mystère à toute heure, en tout lieu de l'empire du Seigneur, tous peuvent facilement les réaliser, les toucher et s'en nourrir, comme il a été expliqué, c'est-à-dire avec le sentiment de la piété nécessaire, pour leur propre salut ; c'est à ces fidèles qu'il a été dit : « vous êtes une race choisie, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple d'acquisition, pour annoncer les prodiges opérés par celui qui vous a appelés des ténèbres à l'admirable lumière de sa connaissance. » (I. Petr. II, 9.) Pour ce qui est du sacrement, de même que le juste le reçoit pour la vie, de même le pécheur le mange pour sa condamnation : quant à la chose du sacrement, personne n'y participe que celui qui est digne et préparé. Le sacrement sans la chose du sacrement, est la mort de celui qui le prend : la chose du sacrement, même hors du sacrement, est la vie éternelle pour qui la reçoit. Si donc vous le voulez, si vous le voulez vraiment, à toutes les heures du jour et de la nuit, vous avez ce grand don de Dieu à votre disposition dans votre cellule. Toutes les fois qu'en vous rappelant, celui qui a tant souffert pour [346] vous, vous éprouverez à ce souvenir des sentiments de

tendre piété, vous mangerez son corps et vous boirez son sang. Tant que par la charité vous demeurez en lui, et que lui réside en vous par l'opération de la justice et de la sainteté, vous êtes compté au nombre de ses membres.

31. Il faut aussi vaquer à la lecture à certaines heures marquées. Car une lecture variée, faite au hasard et comme rencontrée par accident, en un lieu puis en un autre, n'édifie pas, mais rend l'esprit inconstant ; et, faite avec rapidité et sans application, elle s'échappe vite de la mémoire. Il faut s'attacher à certains esprits et accoutumer son âme à leur genre. Les saintes Écritures veulent être lues dans l'esprit qui les a dictées. Jamais vous n'entrerez dans le sens de saint Paul, si, par la bonne intention qui vous le fera lire, et par l'application d'une méditation- assidue, vous ne vous pénétrez point de son esprit. Comprendrez-vous David, si l'expérience elle-même ne vous a pas fait éprouver les impressions que redisent ses Psaumes ? Il en est ainsi des autres livres sacrés. Et pour toute l'Écriture, entre l'étude et la lecture, il y a la même différence qui sépare l'amitié de l'hospitalité, une affection de connaissance, d'un salut échangé par hasard. De plus, il faut confier à la mémoire un passage du livre qu'on lit chaque jour, pour qu'elle le digère avec plus de facilité et le rumine plus souvent : un passage qui convienne aux résolutions qu'on aura prises, qui serve à diriger l'intention et qui fige

l'esprit et l'empêche de se livrer à des pensées étrangères. Dans le cours de la lecture, il est nécessaire de puiser de pieuses affections, et d'en former des oraisons jaculatoires qui interrompent cette occupation, qui l'interrompent sans la suspendre et qui, chose préférable, rendent l'esprit plus pur et le mettent ainsi en état d'en mieux comprendre la suite. La lecture sert et facilite l'intention. Si en lisant, l'âme cherche véritablement Dieu, tout ce qu'elle lit lui tourne à bien, le sens de celui qui parcourt le livre est captivé, et il soumet tout ce qu'il y trouve et comprend à l'obéissance due à Jésus-Christ. Que si celui qui entreprend cette lecture éprouve un sentiment différent, ce sentiment entraîne tout après lui : il n'est rien de si saint et de si pieux dans les Écritures que par vaine gloire, par gloses détournées ou par fausse intelligence, on ne fasse servir à la malice ou à la vanité. La première disposition pour lire les Écritures doit être la crainte du Seigneur ; c'est sur elle que doit se baser l'intention qui la prend en main, c'est elle qui doit la diriger, elle aussi qui donnera le sens et l'intelligence de ce livre sacré.

CHAPITRE XI. L'AUTEUR DONNE LA RÈGLE DES EXERCICES CORPORELS, CELLE DE LA NOURRITURE ET DU SOMMEIL.

32. Il ne faut jamais s'éloigner ou entièrement ou beaucoup des exercices spirituels pour se livrer

à ceux du corps : il faut que l'âme s'habitue à pouvoir les reprendre facilement, et il est nécessaire, qu'en se prêtant aux seconds, elle reste au fond toujours attachée aux premiers. Car, comme il a été dit plus haut, ce n'est pas l'homme qui a été créé pour la femme, c'est la femme qui a été faite pour l'homme. (I. Cor. XI, 9.) Les choses spirituelles ne [347] sont pas pour les corporelles, mais ce qui est du corps se rapporte à ce qui est de l'esprit. Nous appelons ici exercices corporels les travaux qui se font à la main. Car il est d'autres exercices du corps qui nécessitent l'aide de son action, comme sont les veilles, les jeûnes et autres œuvres de ce genre : accomplies avec discrétion, ces œuvres n'empêchent point les exercices spirituels, elles leur viennent en aide. Que si on s'y livre sans retenue au point que, par la défaillance de l'esprit ou par la langueur du corps, les œuvres spirituelles se trouvent empêchées, celui qui a agi de la sorte, a privé son corps de la pratique d'une bonne action, son esprit, de l'affection du bien, son prochain, du bon exemple, Dieu, de l'honneur qui lui en serait revenu : il est sacrilège et coupable devant Dieu à tous ces points de vue. Non que, selon le sentiment de l'Apôtre, cette sorte d'excès ne paraisse pas chose humaine, et qu'il ne convienne pas et ne soit point juste que la tête ne souffre pas dans le service de Dieu, elle qui a ressenti tant de douleurs quand elle était livrée à la vanité du siècle, que le ventre ne

souffre pas la faim jusqu'à pousser des rugissements, lui qui s'est repu jusqu'au vomissement. mais en tout ceci, il faut garder une mesure. Il faut parfois affliger le corps, il ne faut pas le détruire. « Car l'exercice du corps n'est utile qu'en peu de chose, et la piété est utile à tout. » (I. Tim. IV, 8.) C'est pourquoi, à un certain degré restreint, c'est-à-dire sans vouloir satisfaire ses concupiscences, il faut avoir quelque soin de la chair. Il faut la traiter avec retenue, lui faire sentir une discipline spirituelle, afin que ni dans le mode, ni dans la qualité, rien ne paraisse qui ne convienne point à un serviteur de Dieu. Les membres qui sont les moins honnêtes en nous, nous devons les entourer de plus d'honneur. Ceux qui sont honnêtes n'ont besoin de rien. Non-seulement cela, mais encore nous devons rendre toute notre vie, bien que cachée aux regards des hommes, sainte et convenable aux yeux de Dieu, et faire de notre manière de vivre, bien que renfermée entre les murs de notre habitation, un spectacle digne de l'attention des anges, et agréable à leurs yeux. « Que tout ce qui vous concerne, » dit l'Apôtre, « soit honnêtement réglé parmi vous. » (I. Cor. XIV, 40.) La bienséance et la convenance sont agréables au Seigneur, et les Anges les aiment. C'est pourquoi l'Apôtre ordonne que les femmes soient voilées à cause des Anges. (I. Cor. XI, 10.) Et comme, soit le jour, soit la nuit, ces saints esprits sont avec

vous dans vos cellules, vous gardant, se réjouissant de votre application à la vertu, et vous secondant en ce travail, il leur est très agréable de voir que, même loin des regards des hommes, tout, dans votre conduite, se passe selon la convenance.

33. Soit donc que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez, n'importe qu'elle autre action, accomplissez tout dans le Seigneur, pieusement, saintement et religieusement. Si vous prenez vos repas, que votre sobriété orne votre table déjà d'elle-même assez sobre. Quand vous mangez, ne vous livrez pas tout entier à cette action, mais que votre âme ne néglige pas sa nourriture tandis que votre corps prend ses aliments, et que méditant, ou que rappelant quelque chose de la douceur du Seigneur, ou de la doctrine des Écritures, elle se nourrisse et se pénètre de ces sucus nutritifs. Que le besoin naturel du corps soit satisfait, [348] non à la façon des séculiers et selon les appétits de la chair ; mais ainsi qu'il convient à un moine et à un serviteur de Dieu ; car, même pour la santé physique, plus on prend ses aliments avec règle et convenance, plus la digestion est facile et salutaire. Il faut donc veiller et sur le mode et sur le temps, sur la quantité et sur la qualité de la nourriture. Il faut fuir les assaisonnements étrangers et superflus. Il faut, ai-je dit, prendre garde à la « manière » et ne pas répandre son âme

sur toute nourriture ; « au temps, » ne point devancer l'heure ; à la « qualité, » ne se servir, à moins d'une nécessité manifeste, que des plats qui sont préparés pour toute la communauté. Quant à l'apprêt, que nos aliments, et je conjure de veiller sur ce point, que nos aliments soient mangeables et non affriandissants ou délicats : à la concupiscence suffit sa malice ; comme elle ne petit arriver, ou ne parvient qu'avec peine à satisfaire au besoin de la nature, si quelque délectation ne vient l'y engager et l'y conduire ; si elle commence à être excitée en recevant des douceurs de la part de ceux qui ont entrepris de faire la guerre à ses entraînements, on sera deux contre un, et la continence court un danger manifeste.

34. Ensuite, ce qui a été dit de la nourriture, il faut le dire du sommeil. Veillez autant que cela est dans votre pouvoir, ô serviteur de Dieu, à ne pas dormir tout entier ; que votre repos ne soit pas l'ensevelissement d'un corps étouffé, mais le délassement de vos membres fatigués ; la réparation et non l'extinction de votre âme. Le sommeil est une chose suspecte, et semblable, en très grande partie, à l'ivresse. Excepté les vices qui ne trouvent pas de contradiction dans l'homme endormi, la raison sommeille avec le corps. Pour ce qui est de notre progrès vers la perfection à laquelle nous sommes obligés de tendre, il n'y a pas, dans notre vie, de temps si complètement

perdu que celui qui est donné au sommeil. Avant donc d'entrer dans son engourdissement, emportez toujours dans votre esprit ou dans votre mémoire quelque sainte pensée en laquelle vous vous endormiez tranquillement, qu'il vous soit agréable de retrouver en songe, qui vous reprenant à votre réveil, vous rétablisse dans l'état où vous vous trouviez la veille. Ainsi, pour vous, la nuit sera illuminée comme le jour, et les ténèbres brilleront d'un grand éclat, qui éclairera les délices que vous goûterez. (Ps. CXXXVIII. 12) Vous vous endormirez paisiblement, vous reposerez en paix, vous vous réveillerez sans difficulté, et à votre lever, vous vous trouverez agile et dispos, prêt à reprendre les occupations que vous n'aviez abandonnées qu'en partie. Une nourriture et des sensations réglées appellent un sommeil réglé. Le sommeil charnel et de brute, le sommeil du Léthé comme l'on dit, doit être chose abominable pour le serviteur de Dieu. Celui que vous ne devez pas détester, si vous le prenez au temps et dans la mesure nécessaire, c'est ce repos dont vous pourrez facilement, après le délassement convenable, faire sortir les sens de votre corps et de votre âme, les appelant et les envoyant, comme le pratique un père de famille à l'égard de ses serviteurs, aux travaux nécessaires à l'esprit ; ainsi le religieux prudent et dévoué à Dieu doit se conduire en sa cellule et en sa conscience, comme un sage père de famille se

comporte en sa maison. Qu'il n'ait pas, pour employer les expressions de Salomon, qu'il n'ait pas [349] dans son domicile « une femme acariâtre » (Prov. XXI. 9.), sa chair, mais qu'il la règle par la sobriété, qu'il l'assouplisse à l'obéissance, qu'il la dispose à supporter le travail, toujours prête à être dans le besoin et dans la satiété, dans l'abondance et dans la privation. Que ses sens extérieurs ne soient pas ses conducteurs, mais ses serviteurs ; que ceux du dedans soient sobres, et lui produisent de bons fruits ; que toute sa maison, que toute la famille de ses pensées soit si bien réglée, si bien disciplinée, qu'il dise à l'une : allez, et qu'elle aille ; et à une autre : venez, et qu'elle vienne ; et au corps qui est son serviteur : fais ceci, et qu'il le fasse sans regimber. Le religieux qui s'arrange ainsi et s'établit de la sorte dans sa conscience, peut très bien être placé dans une cellule, et confié sans vanité à son heureuse solitude. Mais c'est là l'état des parfaits ou de ceux qui commencent à atteindre la perfection ; nous l'avons proposé aux novices et à ceux qui débutent, afin qu'ils apprennent ce qui leur manque, et qu'ils voient jusqu'où ils doivent porter le zèle pour leur avancement.

CHAPITRE XII. QUELS SONT CEUX QUI SONT PROPRES À HABITER LES CELLULES ; ON BLÂME LES ÉDIFICES SOMPTUEUX.

35. Or, il faut savoir que lorsque nous parlons de l'esprit charnel et animal ; ou de la science raisonnable ou de la sagesse spirituelle, nous décrivons un seul et même homme, en qui tous ces divers éléments peuvent se trouver à différentes époques, selon les différents progrès qu'il a réalisés, et d'après les résultats qu'ils amènent, et trois espèces d'hommes, combattant chacune dans la profession religieuse, selon les propriétés particulières de ces divers états. Bien que la dignité de la cellule et le secret de la sainte solitude et la distinction de vie solitaire, ne paraissent convenir qu'aux parfaits, à ceux, ainsi que parle l'Apôtre, « à qui est destinée la nourriture solide, la coutume a exercé les sens pour leur faire discerner le bien et le mal. » (Heb. V, 14.) En quoi celui qui est raisonnable et qui se rapproche du sage peut y être toléré en quelque manière ; mais celui qui est à l'état animal, qui ne perçoit point les choses de Dieu, paraîtrait devoir être entièrement exclu. Mais l'apôtre saint Pierre se présente à nous, proférant ces paroles : « S'ils ont reçu le Saint-Esprit comme vous l'avez reçu : qui étais-je, moi, pour empêcher Dieu ? » (Act. XI, 17.) Car le Saint-Esprit, c'est la bonne volonté. Il ne faut pas éloigner dans un grand scrupule, de quelque profession si élevée qu'on la suppose, l'homme qui par sa bonne volonté, annonce la présence de l'Esprit Saint qui habite en lui, et qui le fait marcher. Car le séjour des

cellules doit être ouvert à deux sortes de personnes : c'est-à-dire, ou bien aux simples qui se montrent humbles et grandement soucieux d'acquérir par leur expérience et par leur bonne volonté, la prudence religieuse ; ou bien aux prudents, dont on sait certainement qu'ils souhaitent d'acquérir la sainte et religieuse simplicité. Quant à la folie orgueilleuse ou l'orgueil insensé, que pour jamais ils soient éloignés des pavillons des justes. Car tout orgueil est folie, bien que toute folie ne soit pas orgueilleuse. En effet, la folie sans orgueil se trouve quelquefois être simplicité : si elle ne sait [350] rien, elle peut parfois être enseignée ; et s'il ne lui est point possible de recevoir des leçons, peut-être est-elle maniable. La propre ville de refuge pour la simplicité, c'est la profession religieuse : à moins qu'elle soit si superbe, qu'elle ne veuille pas s'humilier, ou si grossière, qu'elle ne puisse être régie ou maniée. Cependant, fût-elle considérablement grossière, la bonne volonté n'est pas à rejeter ou à abandonner, par de sages conseils, il faut l'appliquer à une vie laborieuse et active. Quant à l'orgueilleux, quelque prudent qu'il se croie, il faut l'exclure et le chasser. Si on l'admet, dès le premier jour de son arrivée, il se met à donner des lois. Car il est hors d'état d'apprendre celles qu'il a trouvées existantes. Il est nécessaire d'examiner avec soin et prudence qui on admet à habiter avec soi. Car, qui habite

avec soi, n'a en sa société que celui qui est comme lui. Le méchant n'est jamais en sûreté avec lui-même, parce qu'il habite avec un méchant, et personne ne lui est plus dangereux que lui. Les insensés, ceux qui ont perdu la raison, et qui pour n'importe quel motif, ne sont pas en pleine possession de leur esprit, ont des gardiens ; on ne les laisse pas seuls dans la crainte qu'ils ne fassent un mauvais usage de la solitude. Qu'on admette donc à habiter les cellules, les hommes animaux, pauvres d'esprit, mais afin qu'ils deviennent raisonnables et spirituels, et nullement pour que ceux qui sont déjà parvenus à cet état avancé retournent en arrière et deviennent animaux. Qu'on les accueille avec toute la bienveillance que peut inspirer la charité ; qu'on les souffre avec toute la patience que peut suggérer la bonté. Mais que ceux qui les supportent ne les imitent point : qu'ils ne cherchent point à les faire avancer, de manière à être entraînés de leur côté, à déchoir de la ferveur de leur profession religieuse.

36. De là est venue la construction faite avec l'argent étranger, de ces cellules somptueuses et prétentieuses, à un degré que la pudeur tolère à peine ; rejetant la simplicité et la vie de la campagne créée par le Très-Haut, ainsi que parle Salomon (Eccl. VII, 10.), nous nous créons comme des types relevés d'habitations religieuses. Et ainsi la compatissance que nous avons eue pour ceux qui étaient animaux, nous a rendus sur

ce point presque grossiers comme eux. Éloignant de nous et de nos cellules, cet extérieur de pauvreté que nos pères nous avaient légué en un héritage, cette apparence de sainte simplicité qui est la véritable beauté de la maison de Dieu, par la main d'artistes habiles, nous nous bâtissons des cellules non érémitiques mais aromatiques, du prix de cent pièces d'or chacune, rassasiant la concupiscence de nos yeux du travail payé par les aumônes des pauvres. Enlevez, Seigneur, des cellules de nos pauvres, cet opprobre de cent pièces d'or. Pourquoi le prix de ces cellules n'est-il pas de cent deniers ? Pourquoi n'en coûtent-elles pas même un seul ? Pourquoi les fils de la grâce ne se bâtissent-ils point eux-mêmes gratuitement leurs demeures ? Que fut-il répondu à Moïse, lorsqu'il achevait de construire le tabernacle ? « Regarde, » dit le Seigneur, « et fais tout selon le modèle qui t'a été montré sur la montagne. » (Exod. XXV, 40.) Il ne convient pas que des hommes du siècle édifient le tabernacle de Dieu avec les humains. Que ceux-là se construisent des retraites pour eux, qui ont vu sur les régions élevées de l'âme, le type de la véritable beauté de la maison du Seigneur. Que ceux à qui le soin de l'intérieur fait mépriser et négliger tout ce qui est au-dehors, élèvent pour leur usage des édifices selon la forme de la pauvreté, d'après le modèle de la sainte simplicité et sur les lignes tracées par la retenue de leurs pères. Jamais [351] aucun art

des ouvriers industriels n'embellira ces demeures comme la négligence avec laquelle elles auront été construites.

37. Je vous en supplie donc, dans le pèlerinage de ce siècle, dans ce combat que nous livrons chaque jour sur la terre, bâtissons-nous, non des maisons pour séjourner, mais des tentes pour les abandonner bien vite : dans peu d'instant on nous appellera d'ici, nous émigrerons vers notre patrie, vers notre cité et vers la demeure de, notre éternité. Nous sommes dans un camp, le lieu où nous combattons est une terre étrangère, le champ où nous travaillons n'est pas à nous : tout ce qui est naturel est facile. N'est-il pas aisé au solitaire, ne suffit-il pas à la nature, n'est-il pas utile à la conscience, de se construire une cellule de branches d'arbres, de l'enduire de boue, de la couvrir de toutes parts et d'y trouver une habitation très décente ? Que faut-il désirer de plus ? Croyez-le, mes frères, et que le ciel vous en épargne l'expérience : ces belles maisons qui orneraient les places publiques des grandes villes, affaiblissent bien vite les bonnes résolutions et énervent l'esprit le plus viril. Car, encore que l'usage leur enlève, par l'habitude, une grande partie de leur charme, encore que plusieurs s'en servent comme n'en usant pas, néanmoins, ces sortes d'affection se détruisent et se vainquent plus par le mépris que par la pratique. Nos sentiments intérieurs

trouvent un grand secours dans les objets extérieurs, quand ils sont placés et disposés selon les pensées de notre esprit, et quand ils répondent par leur manière d'être, au genre de vie que nous avons embrassé. Une habitation pauvre retient dans les uns la concupiscence, inspire aux autres l'amour de la pauvreté. Pour une âme attentive à son intérieur, il vaut mieux un extérieur négligé et sans aucun soin : on voit par là que l'âme habite plus souvent d'autres lieux, on voit que de saintes intentions l'attirent plus puissamment ailleurs ; et ainsi la bonne conscience s'attache utilement à ce qui est du dedans, quand elle apprend à n'avoir aucune estime pour tous les objets du dehors. Je vous en supplie donc, que ces cellules trop délicates demeurent comme elles sont, mais que leur nombre ne s'accroisse point : qu'elles soient comme des lieux de santé pour les frères faibles, qui vivent encore dans l'animalité, jusqu'à ce qu'ils se fortifient : je veux dire jusqu'à ce qu'ils commencent à désirer, non l'infirmierie des malades, mais les tentes de ceux qui combattent dans les camps du Seigneur. Qu'elles restent pour montrer à ceux qui viendront après vous, que vous les avez possédées et méprisées.

CHAPITRE XIII. L'AUTEUR LES EXHORTE À
L'EXEMPLE DES PREMIERS MOINES, DES
ERMITES, BIEN PLUS, À L'EXEMPLE DE JÉSUS-
CHRIST, DES APÔTRES ET DES PREMIERS
FIDÈLES, À LA MODESTIE, À LA FUITE DE
L'OISIVETÉ ET À L'AMOUR DE LA PAUVRETÉ.

38. Vous qui êtes spirituels comme les Hébreux, c'est-à-dire, comme des voyageurs qui passent, n'ayant pas ici-bas de demeure permanente, mais cherchant celle qui vous sera donnée un jour ; bâtissez-vous, comme vous l'avez commencé, des cabanes pour y fixer votre séjour. C'est dans des huttes que nos pères ont résidé, habitant la terre [352] promise comme un pays étranger, attendant avec leurs cohéritiers la cité aux fondements solides, dont l'auteur de la promesse et le constructeur est Dieu lui-même : ne jouissant point des promesses, mais les regardant et les saluant de loin, et se reconnaissant comme étrangers et pèlerins en ce monde, avouant par ces expressions, qu'ils marchaient à la recherche d'une patrie meilleure, c'est-à-dire de celle qui est dans les cieux. C'est pourquoi, nos pères de l'Égypte et de la Thébaïde, si ardemment zélés dans la pratique de cette sainte existence, vivant dans les déserts, dans le besoin, dans l'affliction, hommes divins dont l'univers n'était pas digne, se construisaient eux-mêmes des cellules qui les mettaient uniquement à l'abri des vents ; c'est là que, jouissant des

délices de la pauvreté monastique, ils enrichissaient un grand nombre de leurs frères, étant eux-mêmes dans le besoin. Je ne sais quel plus juste nom leur donner, hommes célestes ou anges de la terre, résidant ici-bas, mais ayant leur conversation dans les cieux. Ils travaillaient de leurs mains et nourrissaient les pauvres de leur travail : se trouvant eux-mêmes dans le besoin, du sein de l'immensité des déserts, ils alimentaient les prisonniers et les pauvres des villes, se procurant leurs aliments du fruit du travail de leurs mains, qui faisait la grande occupation de leur vie, ils soutenaient leurs frères en quelque nécessité qu'ils se trouvassent.

39. Que dirons-nous à ces exemples, nous qui n'avons pas l'esprit animal, mais qui sommes des animaux terrestres, attachés à la terre et aux sensations de notre chair, marchant selon son instinct et vivant aux dépens des mains étrangères ? Quoiqu'en ceci nous ayons pour nous consoler quelque peu, celui qui étant riche, s'est rendu pauvre pour nous, (II. Cor. VIII, 9.) et qui en nous donnant le précepte de la pauvreté volontaire, a daigné nous en montrer le modèle en sa propre personne. Pour apprendre aux pauvres évangéliques ce que l'on doit faire pour eux, il a voulu que les fidèles lui fournissent sa nourriture. Quelquefois il a reçu des infidèles les aliments nécessaires pour soutenir son existence, mais il les a acceptés dans le but de les convertir

et de les rendre fidèles. Nous trouvons dans les Actes des Apôtres et dans les épîtres de saint Paul, la preuve éclatante de la sollicitude avec laquelle les Apôtres, dans la primitive Église, faisaient contribuer les fidèles à nourrir ces saints pauvres qui avaient supporté pour Jésus-Christ la perte de tous leurs biens, ou qui, suivant les conseils de la perfection, (Luc. XVIII, 22) avaient abandonné et vendu leurs possessions et les avaient mises en commun pour servir à tous leurs frères. Bien qu'il soit accordé, selon la prescription et le règlement du Seigneur, à ceux qui annoncent l'Évangile, de vivre de l'Évangile ; d'après l'autorité des Apôtres, cela n'est pas non plus défendu à ceux qui ont réglé selon l'esprit de l'Évangile, comme le faisaient ces saints indigents qui se trouvaient en ces jours à Jérusalem : on leur donnait ce beau titre parce qu'ils s'étaient engagés à pratiquer la sainteté et à mener une vie commune, et s'étaient par conséquent dépouillés de tout. (Act. II, 44, - Ib. IV, 32, - I. Cor. VI - II. Cor. VII.) Quand l'Apôtre déclare avec autorité et sévérité que celui qui ne veut pas travailler ne doit pas manger (II. Thessal. III, 3.) ; il ajoute de suite, pour indiquer quels sont ceux dont [353] il veut parler : « Nous avons appris que parmi vous, il en est qui vivent sans repos, ne faisant rien, mais se livrant à la curiosité. À ceux qui ont le malheur d'être dans cet état, nous leur déclarons et nous les en supplions dans le Seigneur Jésus, de

manger leur pain en travaillant en silence, » c'est-à-dire, en le gagnant par leur travail. Et néanmoins, dans la crainte d'avoir rejeté et d'avoir exposé au besoin ces malheureux, bien qu'inquiets, oisifs, ou curieux, qui portaient le nom du Seigneur qu'on avait invoqué sur leur tête, il se hâte d'ajouter « Pour vous, mes frères, ne cessez jamais de faire du bien dans Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Comme s'il disait : bien qu'ils persévèrent dans leur malice ou dans leur négligence ; pour vous, ne cessez pas dans votre charité de leur faire du bien.

40. Lors donc que l'Apôtre a déclaré plus haut avec une rigueur si grande, que ceux qui ne veulent pas travailler ne doivent pas manger et lorsque ensuite il s'est montré plus indulgent envers ceux qui veulent travailler, mais qui malgré cette disposition ne font rien, nous pourrions dire, en suivant le sens de ses paroles (qui ne s'écarte pas beaucoup de la véritable interprétation), que sa sévérité s'adresse à ceux qui ne veulent point travailler quand ils le pourraient, et que son indulgence regarde ceux qui le voudraient, mais ne le peuvent point. Mais parce que, même à ces derniers, l'Apôtre annonce en les conjurant dans le Seigneur Jésus, qu'ils doivent manger leur pain en silence, ils semblent manger un pain qui n'est pas à eux, à moins qu'ils ne le fassent leur propre bien en travaillant, alitant que cela leur est possible, selon le témoignage de

Dieu et de leur conscience. Pardonnez, Seigneur, pardonnez ; nous excusons, nous tergiversons, mais nul ne se peut dérober à l'éclat de votre vérité : elle illumine ceux qui sont tournés vers elle, et elle frappe aussi ceux qui lui tournent le dos. Notre bouche n'est point cachée pour vous, vous voyez ce que vous avez fait dans l'intérieur de l'homme. C'est nous qui faisons ce qui nous est ainsi caché en nous ; parce qu'il est à peine quelqu'un qui, dans ce qui est de votre service, veuille éprouver ce qu'il est capable de réaliser et qu'il est en état d'accomplir avec une très grande facilité, quand la crainte le pousse, ou bien lorsque la cupidité l'entraîne à vivre selon la chair, ou selon le siècle. Mais si nous trompons les hommes qui n'y prennent pas garde, ne permettez point que nous nous trompions nous-mêmes, comme si nous voulions vous tromper. Nous ne travaillons point, ou parce que nous ne pouvons pas, ou parce qu'il nous semble que nous ne pouvons pas : c'est l'habitude du repos et de la délicatesse qui nous met hors d'état de nous livrer à ce genre de labeur.

41. Que nous vous adorions donc toujours, que nous nous jetions à vos pieds, que nous pleurions devant vous, qui nous avez formés, et qui, en punition de nos péchés publics, nous avez formés par un jugement secret, peut-être pour que nous ne le puissions pas quand nous le voulons, parce que nous ne le voulons pas

beaucoup, ou parce que nous ne l'avons pas voulu lorsque nous le pouvions. Mangeons notre pain, au moins selon le châtement infligé à Adam, si nous ne le pouvons manger à la sueur de notre visage, dans la douleur de notre cœur ; dans les larmes [354] de la douleur, sinon dans la sueur de la fatigue. Que la piété et la dévotion d'une conscience humble supplée à cette lacune qui se fait sentir dans notre profession. Que nos larmes soient notre aliment et le jour et la nuit, tant que l'on dit à notre âme : où est votre Dieu ? c'est-à-dire, tant que nous voyageons loin du Seigneur notre Dieu, loin de la lumière de son visage. Une seule chose était nécessaire ; mais nous qui ne nous fixons point à cette unique occupation, et qui ne nous livrons pas à plusieurs travaux, à quelle place nous mettra-t-on ? Plaise au ciel que ce soit à celle dont l'Apôtre parle : « Celui qui ne travaille pas, mais qui a foi en celui qui justifie l'impie, sa foi lui est imputée à justice selon le bon plaisir de la grâce de Dieu. » (Rom. IV. 4.) Plaise à Dieu que ce soit à côté de cette pécheresse à qui il fut beaucoup pardonné parce qu'elle aima beaucoup. (Luc, VII. 47) ; que devant Dieu notre âme heureuse mérite d'être justifiée au jugement qui sera fait de ceux qui chérissent le nom du Seigneur, et que le titre de son pardon ne soit pas la justice des œuvres accomplies et la confiance des mérites acquis, mais seulement l'abondance de son amour. Car lorsqu'on vous aime, ô Dieu ;

pour le cœur qui vous chérit, votre amour est déjà une grande récompense, et ensuite viendra la vie éternelle. Ainsi, je vous en conjure, mes frères, ne nous excusons pas, accusons-nous et reconnaissons nos fautes. Et nous, qui devant les hommes avons porté un titre glorieux et une sorte de marque de perfection personnelle, reconnaissant devant le Seigneur la pauvreté de notre conscience, ne nous éloignons pas sans retour de la vérité, et la vérité nous délivrera.

CHAPITRE XIV. COMMENT L'HOMME ANIMAL QUI COMMENCE, OU LE NOVICE RELIGIEUX, DOIT APPRENDRE À S'APPROCHER DE DIEU PAR L'AMOUR ET L'ORAISON.

42. Il faut ensuite apprendre à l'homme animal qui débute et à l'apprenti de Jésus-Christ, à s'approcher de Dieu, pour que Dieu s'approche de lui. C'est l'avis que donne l'Apôtre : « Approchez-vous de Dieu et il s'approchera de vous. » (Jac. IV, 8.) Il faut non-seulement faire l'homme et le former, mais il faut de plus lui donner la vie. Car Dieu façonna d'abord Adam, ensuite il dirigea sur sa face le souffle de vie, et l'homme devint une créature vivante. La formation de l'homme, c'est son éducation morale ; sa vie, c'est l'amour de Dieu. La foi le conçoit, l'espérance l'enfante, la charité le forme et le vivifie. Car l'amour de Dieu, ou l'amour Dieu Saint-Esprit pénétrant l'amour de l'homme, se

l'assimile. Et dans l'homme, Dieu s'aimant lui-même, lie ensemble son esprit et son amour, et en fait une seule chose qu'il unit à lui. Car, de même que le corps n'a de source de vie que dans son âme, de même le sentiment de l'homme qui s'appelle l'amour, ne vit, c'est-à-dire, n'aime Dieu que par le Saint-Esprit. Donc cet amour de Dieu que la grâce produit dans l'homme, la lecture l'allait, la méditation le nourrit, l'oraison le fortifie et l'éclaire. À l'homme animal, à celui qui est nouvelle créature dans le Christ, pour sujets d'exercices intérieurs, il vaut mieux, il est plus sûr de faire lire et méditer les mystères extérieurs de la vie de notre Rédempteur : on y trouve un modèle [355] d'humilité, un foyer ardent de charité, un aliment à la piété : il faut aussi lui proposer, dans l'Écriture sainte et les écrits des saints Pères, les questions morales et plus aisées. Pareillement, on lui fera connaître les actes et les souffrances des saints, pour qu'il ne se fatigue pas en parcourant les pages faciles de l'histoire, et qu'il y trouve toujours quelque trait qui l'excite à l'amour de Dieu et au mépris de soi. Les autres histoires font plaisir lorsqu'on les lit, mais elles n'édifient pas, bien plutôt elles gâtent l'esprit ; et, au temps de la prière et de la méditation spirituelle, elles font sortir de la mémoire des souvenirs inutiles ou nuisibles. La lecture appelle et attire d'ordinaire des pensées qui lui sont analogues. La lecture de livres difficiles à

comprendre fatigue aussi, elle ne refait pas un esprit trop tendre : elle brise l'attention et hébète le sens ou l'esprit.

43. Il faut apprendre aussi au novice à élever son cœur en haut dans son oraison, à prier d'une manière spirituelle, et en pensant à Dieu, à écarter le plus possible les corps ou les images grossières. Il faut l'avertir de s'appliquer avec une pureté de cœur aussi grande que possible, à s'attacher à cet être souverain à qui il offre le sacrifice de ses vœux : à bien s'examiner lui-même qui les lui offre, à comprendre ce qu'il présente : car autant il voit et comprend celui à qui il fait cette offrande, autant il éprouve en lui d'intelligence et d'amour ; et autant il ressent d'amour, autant il prend de goût à sa prière si elle est digne de Dieu, et il s'y complait. Pour l'oraison et la méditation d'un homme de ce genre, le sujet le plus sûr et le meilleur, ainsi que nous l'avons déjà dit, c'est la représentation de la Nativité, de la Passion 'et de la Résurrection du Seigneur ; ainsi, l'âme faible qui ne sait que penser aux corps et aux choses sensibles, aura quelque chose qui l'attachera et à laquelle elle fixera son esprit selon la mesure de sa piété. Le Seigneur a la forme de médiateur en lui, comme on le lit au livre de Job, « l'homme contemplant sa propre apparence, ne pêche pas » (Job. V, 24) : cela veut dire qu'en dirigeant son intention sur le Sauveur, en considérant en Dieu sa forme humaine, l'homme ne sort pas de la

vérité, et en ne séparant pas Dieu de l'homme, il apprend à saisir un jour le Seigneur dans l'homme. Les pauvres d'esprit, les enfants de Dieu plus simples, trouvent d'ordinaire d'abord d'autant plus de douceur aux méditations de ce genre, qu'elles sont plus à la portée de la nature humaine. Ensuite, la foi se transformant en charité, embrassant au milieu de leur cœur, d'un tendre baiser le Christ Jésus, toute l'humanité prise pour l'amour de l'homme, tout Dieu à cause de Dieu qui l'a prise, ils commencent à ne le plus connaître selon la chair, quoiqu'ils ne puissent pas encore le méditer entièrement comme Dieu. Et en l'honorant saintement dans leurs cœurs, ils aiment à lui offrir les vœux que leurs lèvres ont produits, les supplications, les prières, les demandes, les actions de grâce selon les temps et les motifs.

44. Il est d'autres prières courtes et simples que formule dans un cas accidentel la volonté, ou que lui dicte une nécessité survenue. Il en est d'autres plus longues et plus réfléchies, comme celle des hommes qui, en poursuivant la vérité, demandent, [356] cherchent et frappent jusqu'à ce qu'ils reçoivent, jusqu'à ce qu'ils trouvent et qu'on leur ouvre : il en est enfin de joyeuses et de fécondes qui jaillissent de l'âme qui jouit et qui tressaille dans le transport de la grâce qui l'illumine. Ce sont ces mêmes prières que l'Apôtre énumère en un autre ordre, obsécrations, prières,

demandes, actions de grâce. Car celle que nous avons mise en premier lieu sous le nom de demande, a pour objet d'obtenir les biens temporels et les autres nécessités de cette vie ; en quoi Dieu, tout en approuvant la bonne volonté de celui qui sollicite, fait néanmoins ce qu'il juge préférable, et lui donne volontiers ce qu'il demande comme il convient. Ce sont là les vœux dont parle le Psalmiste : « Parce que ma prière est encore en ce qui leur plaît. » (Ps. CXI., 5.) C'est là aussi la prière des impies, car tous les hommes, et surtout les enfants de ce siècle, désirent la tranquillité de la paix, la santé du corps, la salubrité de l'air et tout ce qui concerne l'usage de la vie présente et ses besoins, et les plaisirs de ceux qui en abusent. Celui qui demande avec fidélité ces mêmes biens, alors qu'il les demande à titre de nécessité, soumet toujours sa volonté à celle de Dieu. L'obsécration est, dans les exercices spirituels, une instance pressante adressée au Seigneur : avant le secours de la grâce, l'âme y apporte la science, y ajoute la douleur. L'oraison, c'est l'affection de l'homme s'attachant à Dieu, c'est une conversation pieuse et familière avec lui, c'est enfin le repos de l'âme éclairée d'en haut, pour jouir tant que cela lui est permis. L'action de grâces consiste dans l'intelligence et dans la connaissance de la grâce de Dieu, elle est le mouvement d'intention qui porte sans relâche une âme de bonne volonté vers le Seigneur : bien

que parfois l'acte extérieur ou même le sentiment intérieur défaille ou semble engourdi. C'est d'elle que l'Apôtre dit : « Vouloir est en moi, mais je ne trouve point de quoi parachever le bien. » (Rom. VII,18.) Comme s'il disait : vouloir est toujours là, mais quelquefois ce vouloir est étendu à terre, c'est-à-dire inefficace : parce que je cherche à achever la bonne œuvre, et je n'en trouve pas le moyen. C'est la charité qui ne faille jamais. C'est de cette prière ou cette formule de reconnaissance, dont l'Apôtre dit : « Priant sans relâche, toujours rendant grâces. » (I. Thess. V, 17 et 18.) Car elle est comme une bonté perpétuelle d'une âme et d'un esprit bien organisés, elle est dans les enfants de Dieu, une certaine image de la tendresse de Dieu leur père, priant pour tous, rendant grâces en toutes choses, se repliant sans cesse vers le Seigneur d'autant de manières dans ses prières ou actions de grâce, qu'elle a trouvé de matières diverses à des pieuses affections dans ses besoins ou dans ses consolations, comme dans les joies et les tristesses de son prochain, que la sympathie lui fait également éprouver comme siennes. Elle persévère toujours à produire des actions de grâces, parce que celui qui l'éprouve reste toujours dans la joie du Saint-Esprit.

45. Il faut donc prier dans les « postulations » avec piété et fidélité, sans s'y attacher avec entêtement, parce que nous ne savons pas, mais notre père céleste sait, ce qu'il y a de nécessaire

pour nous dans les biens temporels. Il faut insister sur les « obsécration », mais en toute patience et humilité, parce qu'elles ne produisent leur fruit que dans la [357] patience. La grâce parfois n'arrive pas avec rapidité, et, en certains cas, le ciel devient d'airain et la terre de bronze, pour celui qui prie. Et comme avec cette dureté du cœur humain qui lui reste, l'homme ne mérite pas d'être exaucé au gré de ses vœux, l'impatience de ses désirs lui fait regarder comme refusé ce qui n'est que différé. Et lorsque, semblable à la Chananéenne (Matth. XV, 22), il gémit en se voyant passé et méprisé, il croit que ces péchés passés lui sont imputés ou reprochés comme souillant encore sa chair. D'autres fois, il reçoit sans fatigue l'objet de ses demandes ; il trouve aussitôt qu'il cherche, à peine a-t-il frappé qu'on lui ouvre ; et l'instance de l'obsécration mérite de trouver par moments les consolations et les douceurs de l'oraison.

46. Quelquefois même le goût de l'oraison pure et sa délicieuse suavité ne se rencontrent pas par investigation, mais la grâce prévient le novice qui ne demande point, qui ne cherche ni ne frappe, et elle le saisit comme à son insu : c'est comme un fils d'esclave qui est reçu à la table des enfants, quand une âme encore grossière et débutante, est admise à savourer ce sentiment de la prière, qui de coutume est donné aux saints en récompense de leurs mérites. Lorsque la chose se

passé ainsi, cette faveur est accordée, ou pour qu'il ne soit pas permis à celui qui est négligent de savoir ce qu'il néglige pour sa condamnation, ou pour que la provocation de l'amour, qui s'offre de lui-même, l'excite à aimer. En quoi, ô douleur ! plusieurs se trompent ; parce qu'on leur donne le pain des enfants, ils se croient déjà du nombre des fils, et défaillant au lieu même qui devait être leur point de départ, à raison de la visite de la grâce, ils s'évanouissent et perdent de vue leur conscience ; se croyant quelque chose alors qu'ils ne sont rien, ils ne s'améliorent pas en recevant les dons de Dieu, ils s'en endurecissent et deviennent comme ceux dont parle le Prophète : « Les ennemis du Seigneur lui ont menti, et leur temps sera dans les siècles. Et il les a nourris de la graisse du froment, et il les a rassasiés du miel qui sort du rocher. » (Ps. LXXX. 16 et 17.) Car bien des fois les serviteurs sont nourris par Dieu le père, de la substance la plus précieuse de la grâce, pour qu'ils désirent d'être parmi les enfants : et, en abusant de ce don sacré, ils deviennent les ennemis du Seigneur. En revenant à leurs concupiscences, par les prières elles-mêmes pour abuser des saintes Écritures en faveur de leurs péchés et de leurs mauvais désirs, ils répètent cette parole de l'épouse de Manué : « Si le Seigneur avait voulu nous faire périr, il n'aurait point accepté un sacrifice de nos mains. » (Jud. XIII, 23.)

47. « Qu'ils sont aimés vos tabernacles, ô Seigneur des vertus, le passereau y trouve un gîte, et la tourterelle un nid pour abriter ses petits. » (Ps. LXXXIII, 1.) Le passereau, dis-je, est un animal vicieux, inconstant, léger, importun, bavard et porté aux passions lascives : la tourterelle est l'amie de la tristesse, elle fait des solitudes épaisses son séjour favori, elle est l'image de la simplicité, elle est un modèle de charité. Le passereau y trouve une retraite pleine de repos et de sécurité : la tourterelle, un nid pour placer ses petits. Que signifient ces animaux, sinon le sang des jeunes gens naturellement chaud, l'esprit bouillant, leur âge glissant, la curiosité inquiète, la maturité [358] de l'âge viril, la pensée sérieuse, l'âme chaste, sobre, ennuyée des choses du dehors, et se cachant elle-même autant qu'il lui est possible, au-dedans d'elle-même. L'un d'eux, dans les tabernacles du Dieu des vertus, dans la vie réglée des cellules, trouve le repos loin de tous les vices, l'affermissement de sa stabilité et un séjour plein de tranquillité : l'autre, dans le secret de sa cellule, rencontre une retraite plus cachée dans sa conscience, où elle dépose et nourrit les fruits de ses saintes affections et les impressions de ses contemplations spirituelles. Le passereau, solitaire sous son toit, c'est-à-dire, élevé sur les cimes de la contemplation, se plaît à fouler aux pieds la maison où se mène une vie charnelle. La tourterelle trouve sa fécondité dans

les régions abaissées, et elle aime les fruits que donne l'humilité. Les parfaits et tous ceux qui sont spirituels, désignés sous le nom de tourterelles, quand ils arrivent par la vertu d'obéissance et de soumission à la plénitude et au développement de leur vertu, s'abaissent et s'adonnent à ce qui fait l'objet de l'application des commençants : et en descendant de la sorte plus bas qu'eux, ils s'élèvent au-dessus d'eux : et en s'humiliant, ils font des progrès plus considérables, ne croyant pas, qu'à cause des fruits de la solitude, qui sont les ravissements fréquents et sublimes de la contemplation, il faille négliger la pratique consciencieuse de la sujétion volontaire, les exercices de la vie commune, et la douceur des relations fraternelles.

48. C'est pourquoi l'homme qui est spirituel, et qui se sert spirituellement de son corps, mérite de voir sa chair lui rendre comme naturellement et d'elle-même la soumission que l'homme animal lui arrache par la force, et l'homme raisonnable par la puissance de l'habitude. Là où l'un obtient obéissance de nécessité, le spirituel trouve aussi obéissance de charité. Là où il y a pour les autres vertus pleines de fatigues, lui les a toutes tournées en habitudes. Voilà les passereaux du Seigneur qui prennent leur vol vers ce qui est de la perfection, non par une élévation orgueilleuse, mais par amour de la piété ; entraînés ainsi dans les hauteurs en la pauvreté de leur esprit, ils ne sont

pas repoussés du ciel comme superbes, mais bien accueillis comme dévots parfois ils méritent de goûter ce qui fait les délices des spirituels, et toujours ils désirent imiter la vie active de ceux dont ils souhaitent partager la contemplation pleine de délices. Et aussi, marchant dans un même esprit bien que non d'un même pas, progressent également, les spirituels dans un genre de vie humble, et les novices dans un genre de vie élevé. Et par là se trouvent dans les cellules bien ordonnées de saints commerces, de vénérables relations, des occupations oisives, des repos qui travaillent, la charité réglée, le silence par lequel on se parle mutuellement, l'éloignement en lequel on jouit mieux les uns des autres et où l'on trouve dans ses gères un motif plus puissant d'avancer dans la piété ; et, sans se voir réciproquement, on aperçoit dans autrui ce qu'il faut imiter, et en soi, on ne saisit que ce qu'il faut pleurer. Pour moi, ainsi que s'exprime Jérémie, « homme voyant ma pauvreté » (Thren. III, 1.), quand j'examine les richesses des autres, je rougis en moi-même et je soupire, car j'aimerais mieux apercevoir en moi ce que je rencontre dans autrui. Car de deux maux, le plus supportable est de ne pas voir ce que l'on [359] aime, que de le voir et de ne le point avoir ; bien qu'il n'en soit pas ainsi quand il est question des biens du Seigneur. Car voir ces richesses, c'est les aimer ; et les aimer, c'est les posséder. Aussi, efforçons-

nous, autant que nous le pouvons, de les voir, de les saisir en les voyant, de les aimer en les saisissant, et de les posséder en les aimant. Seigneur, à ce sujet, tout mon désir est devant vous, et mon gémissement n'est pas caché à vos yeux.

CHAPITRE XV. DU SECOND ÉTAT DE LA VIE RELIGIEUSE, QUI EST LE RAISONNABLE.

49. Passant de l'état animal à l'état raisonnable, pour en venir dans notre dissertation de l'état raisonnable à l'état spirituel, et plaise au ciel que cette progression se réalise de la sorte en nous par un progrès véritable ; nous devons savoir avant tout que la sagesse, comme nous le voyons dans le livre qui porte ce titre, « se présente à ceux qui la désirent, se porte à leur rencontre et se présente à eux dans les chemins avec un visage joyeux, » (Sap. VI, 17.) et comme si elle suivait une ligne de progrès ; de même dans les méditations et les considérations qu'elle inspire, « elle atteint tous lieux à cause de sa pureté. » Car Dieu aide de son visage celui qui le contemple ; il le meut, il l'excite ; et l'apparence du souverain bien attire le cœur qui le contemple. Et quand l'esprit, dans sa marche, s'élève en haut vers les régions de l'amour, ses sentiments et ses désirs sont inondés comme d'une pluie de charité. Ces deux choses, qui forment deux états, la raison et l'amour, ne constituent souvent qu'une même

réalité, ainsi que les deux biens qu'elles produisent, la science et la sagesse. Réunis en un, formant l'objet d'une même opération et d'une même vertu, l'intelligence ne les peut saisir, la joie du cœur ne les peut goûter l'une ; sans l'autre. Bien donc qu'il faille distinguer l'une de l'autre, cependant, selon que l'occasion se présente, l'une s'offre à nos pensées et à nos discours en compagnie de l'autre, ou même dans l'autre qui s'en trouve pénétrée. Par conséquent, comme il a été dit plus haut (n° 14, et 19), de même que, dans le mouvement du progrès religieux, l'état animal s'exerce sur le corps et sur la composition de l'extérieur qu'il veut plier aux règles de la vertu, pareillement, l'état raisonnable doit exercer son action sur l'esprit, le créer s'il n'existe pas, le cultiver et le régler s'il existe : il faut considérer d'abord ce qu'est cet esprit que la raison rend intelligent ; ce qu'est cette raison qui, en rendant raisonnable l'animal mortel, le perfectionne et en fait un homme. Mais, en premier lieu, il faut s'occuper de l'âme.

50. L'âme est une substance incorporelle, capable de raison et disposée de manière à donner la vie au corps. C'est elle qui fait des hommes animaux., les hommes qui goûtent ce qui est de la chair, et qui sont assujettis aux sens du corps. Quand elle commence à jouir de la raison et surtout à lui commander, aussitôt elle rejette le nom féminin d'âme, et on l'appelle « l'esprit » qui

a l'usage de la raison, qui est apte à régir le corps, ou bien l'esprit qui se possède lui-même. Tant qu'elle est âme, cette substance est vite efféminée et se laisse aller à ce qui est charnel : mais l'esprit ne médite [360] que ce qui est viril et spirituel. Car, placée dans les hommes pour découvrir subtilement le bien et le désirer, et douée d'une nature agissante, créée par la sagesse, mère de tout bien supérieur au corps, plus lumineuse et plus noble même que toute lumière corporelle, elle a été souillée néanmoins par le vice de son origine ; mêlée à la chair, elle est devenue esclave du péché et assujettie à la loi de l'iniquité qui réside dans les membres. Elle n'a point pour cela perdu entièrement son libre arbitre, c'est-à-dire, le jugement de la raison quand il s'agit de reconnaître et de discerner ; bien qu'elle ait perdu sa liberté lorsqu'il faut vouloir et agir¹. Car en châtement de son péché et en témoignage de la dignité naturelle qu'elle a perdue, on lui a donné le libre mitre, maison le lui a donné captif Même avant la conversion et la délivrance de sa volonté, elle ne peut le perdre en entier à la suite d'aucune aversion de son cœur. Lors même qu'il abuse de sa volonté pour choisir le mal à la place du bien, l'homme est meilleur, il est plus digne que toute

¹ Ainsi porte le manuscrit du Mont-Dieu ; dans les autres on lit : « lorsqu'il faut choisir et agir. » En disant que l'homme a perdu la liberté de l'intelligence, on parle, non de la liberté de la nature, mais de celle de la grâce, puisque plus bas on dira que la volonté opère avec liberté par la charité.

créature corporelle, comme il a été déjà dit, en lui-même et considéré en tant qu'œuvre de la vérité créatrice. La volonté est délivrée quand elle devient charité, « quand la charité est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous est donné. » (Rom. V, 5.) Et alors elle a vraiment la raison, c'est-à-dire cette habitude de l'esprit qui s'accorde en tout point avec la vérité. La volonté étant affranchie par la grâce qui délivre, l'esprit commence à être conduit par la raison libre ; alors il est sien, il dispose de lui comme il l'entend, il devient esprit et bon esprit. Esprit, dis-je, en tant qu'il anime bien et perfectionne la nature animale à laquelle il est uni, en lui donnant cet appoint d'une raison libre. Bon, en tant qu'il aime déjà son bien par lequel il est bon, et sans lequel il ne peut être bon, ni même être esprit. Il devient bon et raisonnable en aimant le Seigneur Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, n'aimant que lui-même en soi, et chérissant son prochain comme il se chérit lui-même. Il devient bon en craignant Dieu et en observant ses commandements, car c'est là tout l'homme. (Eccle. XII, 13.) Pour la « raison, » elle est ainsi définie par ceux qui définissent, et ainsi décrite par ceux qui décrivent : c'est le regard par lequel l'esprit saisit la vérité par -lui-même, et non par le corps ; ou bien, c'est la contemplation elle-même de la vérité, ou la vérité, qui est contemplée, ou la vie raisonnable, ou l'obéissance de l'intelligence,

qui se conforme à la vérité quelle considère. Le « raisonnement » est la recherche de la vérité, c'est-à-dire le mouvement de ce même regard à travers les choses qui sont à voir. Le raisonnement cherche, la raison trouve. Le regard jeté sur une chose, quand on la voit, constitue la science, quand on ne peut la voir, s'appelle ignorance. Cette raison est donc et l'instrument par lequel on opère, et la chose que l'on opère. Elle aime à être exercée toujours à l'égard de ce qui est utile et honnête ; l'occupation lui est une occasion de progrès, la paresse la fait se flétrir en elle-même.

51. Pour l'homme qui jouit de la raison, il n'est [361] point d'exercice plus digne et plus utile, que celui qui se réalise en ce qu'il y a de meilleur en lui, et en ce qui l'élève au-dessus de tous les autres animaux et des autres parties qui constituent son être, c'est-à-dire en son âme ou en son esprit ; et l'esprit ou l'âme, qui a la charge de conduire tout le reste dans l'homme, ne peut avoir rien de plus noble à rechercher, rien de plus agréable à rencontrer, rien de plus utile à posséder, que ce qui domine l'âme elle-même, c'est-à-dire Dieu seul. Le Seigneur n'est pas loin de chacun de nous, car c'est de lui que nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes. (Act. XXVII, 27.) Nous ne sommes pas en Dieu comme dans cet air que nous respirons ; mais en lui nous vivons par la foi, nous nous mouvons et

nous sommes excités par l'espérance, et fixés par l'amour. De lui et par lui a été frappé l'esprit raisonnable, afin que le mouvement de son retour s'opère vers lui et qu'il soit lui-même son bien. Cet homme droit et bon, qui vient de lui, a été fait à son image et à sa ressemblance ; tant qu'il vit sur la terre il doit, le plus possible, s'efforcer de s'approcher par sa ressemblance de celui dont rien ne peut l'éloigner si ce n'est la difformité ; il faut qu'il soit saint comme Dieu est saint, afin d'être bienheureux plus tard comme ce grand être est heureux lui-même. Ce qu'il y a uniquement de grand et de bon, c'est que l'esprit grand et bon reçoit, admire et aime ce qui est au-dessus de lui, et qu'image dévouée, il s'attache à celui dont il porte la ressemblance, car il est la copie de Dieu. Et parce qu'il est la copie de Dieu, il comprend qu'il lui est possible et que c'est un devoir de s'attacher à celui dont il porte l'empreinte en lui. C'est pourquoi, bien qu'il gouverne sur la terre, le corps qui lui est confié, néanmoins, par la meilleure partie de lui-même, c'est-à-dire par la mémoire, l'intelligence et l'amour, il se plaît à se replier vers la source d'où il connaît qu'il a reçu tout ce qu'il est, et tout ce qu'il a, vers le lieu où il lui est permis d'espérer qu'il habitera pour toujours et obtiendra, par la vision divine, la pleine ressemblance avec Dieu, s'il ne néglige point de conformer sa vie à une espérance si sainte. Il regarde donc l'endroit d'où il tire tout ce

qu'il est, et il reste avec les hommes, plus pour les faire vivre de la vie de Dieu, et les porter à chercher et saisir les : choses divines, que pour les animer de cette vie mortelle et humaine ; et de même que le corps, à qui il donne l'existence, par sa position naturelle, s'élève vers le ciel, sa nature, sa place et sa dignité l'élevant au-dessus de tous les lieux et de tous les corps, de même, spirituel par sa substance, il aime à voler vers les réalités qui dominant dans les régions spirituelles, c'est-à-dire, vers Dieu et vers les choses divines, non par un sentiment d'orgueil, mais en aimant avec piété, sobriété et justice, et vivant avec sainteté ; plus haut est le point auquel l'âme vise plus il faut lui faire subir des exercices considérables, qui la pénètrent sans l'écraser et qui l'affectent tout en la perfectionnant.

52. Bien que cette application trouve un secours dans les lettres et les emploie, elle n'est néanmoins, pas une étude littéraire, un effort d'arguties et de disputes, un verbiage, mais chose spirituelle, pacifique, humble et s'accordant parfaitement avec tout ce qui est humble. Encore qu'elle [362] s'exerce au-dehors, elle se réalise cependant, plutôt dans l'intérieur de l'esprit, en ce lieu où l'homme se renouvelle de jour en jour, revêtant l'Adam nouveau qui a été créé selon Dieu, dans la sainteté et la justice de la vérité. Que l'esprit se trouve là, où est la bonne intelligence pour tous ceux qui la mettent en pratique,

lorsque selon la règle donnée par l'Apôtre (II Cor. IV, 11.), « en toutes choses, nous nous montrons comme des ministres de Dieu, en beaucoup de patience, dans les tribulations, dans les nécessités, dans les angoisses, dans les travaux, dans les veilles, dans la prison de la cellule, dans les jeûnes, dans la chasteté, dans la science, dans la longanimité, dans la suavité, dans l'Esprit-Saint, dans une charité exempte de feinte, dans la parole de la vérité et la vertu de Dieu, par les armes de la justice à droite et à gauche, par la gloire et l'ignominie, par l'infamie et la bonne renommée, comme des séducteurs et des hommes qui disent vrai, comme inconnus et connus, comme mourants, et voici que nous vivons ; comme châtiés et non mortifiés, comme tristes et non réjouissants, toujours comme étant dans le besoin et enrichissant plusieurs, comme n'ayant rien et possédant toute chose, dans le travail et le chagrin, dans la faim et la soif, dans le froid et la nudité. » (II Cor. XI. 27) C'est dans ces actions et autres pareilles que consistent les saints efforts, les exercices apostoliques, l'âme s'y examine, s'y trouve, s'y corrige, et se purifie de toute souillure de la chair et de l'esprit, achevant le travail de sa sanctification dans la crainte de Dieu. Ces efforts demandent le silence, ils désirent pour le travail du corps le repos du cœur, la pauvreté et la paix de l'esprit dans les peines extérieures, et la bonne conscience en une pensée parfaite de cœur et de

corps. Voilà ce qui forme l'esprit, parce qu'il s'y trouve de quoi le former ; mais les vanités, les amusements, les bavardages, les discussions, les curiosités, les désirs ambitieux, dissipent et corrompent l'esprit qui est déjà saint ou parfait. Cette application scrute, non les fleurs mais la racine des vertus ; elle ne cherche pas à les faire briller, elle veut leur donner l'être ; son ambition est, non que les hommes les connaissent, mais que l'âme les possède.

53. Ce zèle craint l'appétit que les vices font sentir au-dedans, plus que les attaques qui viennent du dehors, leur contact dangereux, plus que leurs efforts malicieux. De même que parfois, par un travail considérable et par une application soutenue, les vertus sont amenées à former des pensées et des sentiments pieux ; de même les plus légers défauts, profitant de la facilité que leur laisse une faiblesse trop grande, se glissent en nous comme le levain dans la pâte, et deviennent comme principe naturel. Mais aucun vice n'est naturel, et toute vertu est naturelle à l'homme. La coutume cependant, venant d'une volonté corrompue, ou résultant d'une négligence invétérée, rend d'ordinaire plusieurs vices comme naturels dans une conscience dont on n'a pas eu soin. Car, ainsi que les philosophes le disent, l'habitude est une seconde nature. Tout esprit mauvais peut néanmoins, avant de s'endurcir, sentir sa malice s'amollir : et même, quand il s'est

endurci, il ne faut pas encore en désespérer. C'est la malédiction lancée contre Adam, que, dans la terre de notre labeur, et dans le champ de notre corps ou de notre cœur, les plantes [363] nuisibles ou inutiles croissent de toutes parts ; et que celles qui sont utiles, ou nécessaires ou salutaires, ne viennent qu'avec du travail et de la peine. La vertu, chose réelle de la nature, en venant dans l'esprit, n'y vient pas sans fatigue, mais elle arrive à sa place, s'y assied avec confiance et s'harmonise parfaitement avec cette nature, et nulle récompense ne lui est plus agréable que d'avoir en, Dieu conscience de soi. Pour le vice, comme on estime qu'il n'est qu'une privation de la vertu, son énormité néanmoins, et les rayages qu'il cause se font parfois tellement sentir qu'il écrase et renverse ; sa laideur est si excessive qu'il souille et corrompt ; la force de l'habitude qu'il fait contracter est si grande que la nature ne peut la surmonter qu'avec beaucoup de peine. C'est en vain que l'on fait dessécher le lit où coule le vice, si la source d'où il sort n'est pas fermée. La volonté relâchée, par exemple, produit la légèreté de l'esprit, de là viennent l'instabilité de l'esprit, l'inconstance de la conduite, la vaine joie poussée jusqu'aux excès de la chair, la vaine tristesse allant parfois jusqu'à rendre le corps malade, et bien d'autres misères provenant de ce défaut de la légèreté, et se glissant dans la négligence ou la transgression des, résolutions religieuses que l'on

a prises. Pareillement, rendue orgueilleuse par l'habitude, la volonté gonfle l'âme de suffisance, quand le cœur est livré à une grande pauvreté. C'est cette source qui répand la vaine gloire, la confiance en ses propres forces, la négligence dans le service de Dieu, la jactance, la désobéissance, le mépris, la présomption et les autres maux de l'âme qui découlent d'ordinaire de la plaie et de la pratique de l'orgueil ; et en cette sorte, tous les genres de vices tirent chacun leur origine de quelque mauvaise affection de la volonté ou de quelque habitude vicieuse ; et plus cette habitude est invétérée depuis longtemps dans l'âme, plus elle s'y attache avec ténacité, et plus elle exige de remèdes violents et de soins attentionnés. La contagion de ces vices poursuit le solitaire jusqu'au plus intime de sa retraite. Et de même que la vertu bien formée, et fidèlement établie dans l'âme, n'abandonne dans aucun tumulte celui qui la possède comme un heureux trésor, de même, l'habitude mauvaise ne laisse en liberté dans aucune solitude celui qu'elle tient en esclavage. Si on ne la combat point avec un zèle obstiné et des efforts bien dirigés, on peut l'adoucir, on peut à peine là vaincre ; et de quelque manière que s'arrange l'âme, et en quelque retraite qu'elle se fixe, ce tyran ne lui permet jamais de trouver le secret ou le silence. Celui qui a été livré davantage à la violence de l'habitude et de sa propre volonté, trouve plus

méchante et plus rebelle en lui, non-seulement la malice spirituelle, mais encore cette force de nécessité qu'on peut appeler multiple et puissante, semblable à un corps vigoureux qu'il faut chasser par l'énergie du poignet,

54. Mais revenons à l'éloge de la vertu. Qu'est-ce que la vertu ? La fille de la raison, et encore plus la fille de la grâce ; car elle seule est une force qui vient de la nature, mais c'est par la grâce qu'elle est vertu. Elle est force par le jugement de la raison qui approuve, elle est vertu par le désir de la volonté illuminée du Ciel. Car la vertu est l'assentiment volontairement donné au bien. Elle est une certaine égalité de la vie se conformant en tout à [364] la raison. Elle est l'usage de la volonté libre selon le jugement de la raison. L'humilité est une vertu. La patience est une vertu. La tempérance, la force, la justice et autres qualités de ce genre sont des vertus ; en chacune, ainsi que nous l'avons dit, la vertu n'est pas autre chose que la volonté obéissant librement au jugement de la raison, car la bonne volonté est dans l'âme, l'origine de tous les biens et la mère de toutes les vertus. Ainsi, au contraire, la mauvaise volonté est le principe de tous les maux et de tous les vices ; aussi celui qui garde son âme doit veiller très attentivement sur sa volonté, comprendre sagement et discerner prudemment ce qu'elle veut ou ce qu'elle doit vouloir, absolument comme l'amour de Dieu ; et

ce qu'elle doit vouloir, à cause de cet amour, comme la charité envers le prochain. Et pour être en sûreté quand il n'use pas de discernement, il doit toujours conserver en lui, selon les règles de l'obéissance, une dilection prudente et réservée. Car, dans l'amour de Dieu, il n'y a pas d'autre raison, pas d'autre distinction que celle-ci, de même que le Seigneur en nous chérissant, nous a aimés jusqu'à la fin, de même, s'il est possible, aimons-le infiniment, comme l'homme heureux, qui dans ses commandements, désire toujours davantage. (Psalm. CXI. 1.)

55. Mais encore que le dévouement du cœur qui aime ne doive avoir ni fin ni terme, néanmoins l'action qu'il opère doit avoir ses limites, ses règles et sa manière. De crainte qu'une volonté trop ardente ne fasse des écarts, il faut que toujours la vérité se trouve à ses côtés pour la modérer au moyen de l'obéissance. Pour l'homme, en effet, qui progresse vers Dieu, rien ne convient davantage que la volonté et la vérité. Ce sont ces deux éléments, qui, ainsi que le Seigneur le déclare, s'ils se réunissent en un (Matth. XVIII. 19.), tout ce que qu'on demandera, on l'obtiendra de Dieu le Père. Si ces deux principes s'accordent en une parfaite unité, ils contiennent en leur ensemble toute la plénitude de la vertu, sans qu'aucun vice intervienne ; ils peuvent tout, même dans l'homme qui est languissant ; ils ont et possèdent

tout en celui qui n'a rien ; ils donnent, ils prêtent, ils confèrent ; ils servent dans celui qui se repose en son intérieur. La gloire et les richesses sont dans la conscience de ce saint personnage, fruits de sa bonne volonté. Pour le dehors, ce n'est pas d'un côté seulement, comme le fait le bouclier employé dans le monde, mais de toutes parts, que l'entoure la vérité du Seigneur. La bonne volonté le rend toujours content et joyeux air dedans, à l'extérieur, la vérité le rend sérieux et grave, tranquille et rassuré. Aussi, s'élevant au-dessus des infirmités humaines, cet homme est dans un repos continu, comme on l'assure de cet air qui est au-dessus du globe de la lune.

56. La volonté est un appétit naturel, autre est-elle lorsqu'elle tend vers Dieu et se dirige vers son intérieur, autre lorsqu'elle se porte vers le corps, vers les choses extérieures et matérielles ; lorsqu'elle s'élève vers les régions supérieures, comme le feu vers sa sphère, c'est-à-dire, lorsqu'elle s'allie à la vérité et monte toujours plus haut, elle est « amour. » Quand elle est excitée et comme allaitée par la grâce, elle est « dilection, » Si elle saisit, si elle tient, si elle jouit, elle est « charité, » l'unité est esprit, elle est Dieu. Car Dieu est charité. (Joan. IV, 16.) [365] En ces matières, quand l'homme achève, c'est alors qu'il commence ; (Eccl. XVIII. 6.) car jamais elles ne trouvent sur la terre leur pleine perfection. Mais en déclinant vers ce qui est de la chair, la volonté

est concupiscence de la chair ; se portant vers ce qui est curiosité du siècle, elle est concupiscence des yeux ; allant vers l'ambition de la gloire ou des honneurs, elle est orgueil de la vie. Tant qu'elle sert la créature dans ses besoins ou dans ses utilités, elle est nature ou appétit de la nature. En s'étendant à ce qui est superflu ou nuisible, elle est défaut de la nature ou son propre défaut. À cet égard, de la tendance de chaque sentiment ou de l'objet vers lequel il se dirige, vous pouvez tirer de vous-même ce raisonnement. Quand en ce qui regardé le corps, dans les choses nécessaires, la volonté s'arrête au premier désir, c'est un appétit naturel de l'âme ; quand, dans son aspiration, elle s'étend toujours en avant, alors se révèle une disposition qui n'est pas tant une volonté qu'un vice de la volonté, l'avarice, la cupidité ou autre chose de ce genre. En pareille matière, la volonté est bientôt satisfaite, mais ses vices ne sont jamais contents.

57. Cette volonté, il faut la louer lorsque, dans les choses spirituelles et qui appartiennent au service de Dieu, elle veut ce qu'elle peut ; si elle veut plus qu'elle ne peut, il faut la régir ; si elle ne veut pas ce qu'elle peut, il faut la stimuler et l'exciter. Souvent, en effet, si elle n'est retenue, elle s'élançait avec impétuosité et roule avec précipitation. Bien des fois, si elle n'est pas excitée, elle dort, elle s'attarde, elle oublie le but vers lequel elle se dirigeait, et dévie facilement en

rencontrant à côté quelque délectation qui se présente et la sollicite. C'est pourquoi, comme on le voit dans le corps (car le corps est plus facilement aperçu par les autres qu'il ne s'aperçoit lui-même), en ces questions, l'œil des autres nous voit mieux que le nôtre, et un de nos frères, qui n'a pas la même ferveur de volonté, juge souvent avec plus de rectitude nos actions, parce que bien des fois, ou la négligence, ou l'amour-propre nous font errer en ce qui nous touche de si près. La bonne gardienne de la volonté, c'est l'obéissance, qu'elle soit de précepte, de conseil, de sujétion ou de seule charité. Selon l'Apôtre saint Pierre, les fils de l'obéissance purifient suavement et davantage leurs cœurs par l'obéissance et la charité qu'ils exercent à l'égard de leurs égaux ou même envers leurs inférieurs, que par celles qu'ils rendent à leurs supérieurs par la nécessité de leur position dépendante. (I. Petr. II, 22.) Dans l'une, c'est la seule charité qui commande, qui conseille et obéit ; dans l'autre, c'est l'autorité du pouvoir qui menace du châtement, ou la sujétion craintive qui le redoute. Dans la première, celui qui obéit mérite souvent une plus grande gloire ; dans l'autre, une plus grande correction est toujours réservée à qui désobéira. Dans l'homme donc qui a le cœur en haut, il est évident pour tous combien la volonté a besoin de sa garde pour gouverner, pour disposer et modérer son extérieur, et encore plus pour son intérieur.

Souvent, quand l'âme pense à Dieu, ou à elle-même, la volonté est maîtresse et souveraine en toutes les réflexions ; et comme principe, elle entraîne tout le reste des considérations que l'esprit produit.

58. Car trois choses concourent à former la pensée, la volonté, la mémoire et l'intelligence. La [366] volonté force la mémoire, à porter la matière ou le sujet, elle contraint aussi l'intelligence à former la matière qui est portée, appliquant l'intelligence à la mémoire, pour qu'elle en reçoive sa forme ; à l'intelligence, elle procure la pénétration de l'esprit qui réfléchit, pour que la pensée résulte de cette application. Parce que la volonté rassemble en un point tous ces éléments, et les réunit facilement comme au moindre signe ; le mot qui signifie pensée (la cogitation) paraît tirer son origine du verbe forcer (cogere). C'est de là, que sortent toutes les réflexions, les unes bonnes, saintes et dignes de Dieu : les autres mauvaises, perverses, séparant de Dieu : les autres oiseuses et vaines, auxquelles le Seigneur s'arrache et se dérobe. De là vient qu'il est dit, que les « pensées perverses séparent de Dieu, et que le saint Esprit se dérobe, aux pensées qui sont sans intelligence. (Sap. I, 3 et 5.) Sur quoi, il faut remarquer qu'on ne peut nullement penser sans le concours de toute l'intelligence, et que la pensée est entièrement nulle sans l'emploi de tout l'intellect. Mais autre est l'intelligence que produit

la force naturelle de la raison, autre celle qui vient de la vertu, de l'esprit raisonnable. L'intelligence est cette force qui, appliquée n'importe à quoi, soit au bien, soit au mal, exerce sa vigueur naturelle : mais il en est une, qui est laissée à ses propres forces, une qui est illuminée par la grâce. La première ne se refuse pas aux choses du siècle, soit sérieuses, soit plaisantes : l'autre ne se prête qu'aux sujets dignes d'elle, et qui lui ressemblent. L'une opère souvent, comme abandonnée à elle-même, et affaiblie par le vice de la raison, et par le vice de la corruption de la volonté, ourdissant des pensées coupables, par lesquelles l'esprit qui les conçoit se sépare de plein gré du Seigneur : l'autre, comme toujours illuminée et toujours attachée à la vertu, opère la piété, qui unit à Dieu, l'âme, qui en forme les pensées.

59. Quant aux pensées qui sont mises en second lieu, pensées sans intelligence, ce sont les pensées oiseuses et vaines, que l'intention de celui qui les a n'applique à aucune espèce d'intelligence, pensées qui ne donnent pas de suite la mort, mais qui corrompent lentement, et peu-à-peu qui occupent le temps, empêchent de vaquer aux choses nécessaires et souillent l'esprit : ce ne sont pas tant des pensées que des simulacres de pensées enfantées par des souvenirs imaginaires ou exacts, ou bien par des souvenirs jaillissant spontanément et en grand nombre de la mémoire. En les éprouvant, la volonté paraît être plus

passive qu'active, car il ne s'y trouve aucune intention de celui qui les sent en lui : quand un tel souvenir sort de son propre mouvement, comme à bouillons, de la mémoire, il s'offre à l'esprit, qui n'y prend pas garde, pour recevoir de lui la forme, et tout ce qui se passe alors semble se dérouler plutôt dans une âme endormie, que dans un esprit qui s'applique à réfléchir. Et alors, bien que celui qui éprouve ces pensées ne désire pas repousser le Saint Esprit, il arrive néanmoins, par le défaut de sa négligence, que l'esprit de discipline se soustrait de lui-même aux pensées qui ne connaissent pas de règle. Bien que ces idées se produisent par une force cachée de la raison, elles ne viennent néanmoins pas de la raison, l'intelligence ne leur est pas appliquée d'une manière réfléchie, puisque celui qui les a ne leur donne point assentiment. Mais lorsqu'on réfléchit bien et sérieusement à des pensées sérieuses, par son libre [367] arbitre, la volonté évoque de la mémoire tous les souvenirs dont elle a besoin, elle applique à ces souvenirs l'intelligence qui leur donne la forme, et ainsi formulées, l'intelligence les soumet à l'activité pénétrante de celui qui réfléchit, et en cette sorte s'accomplit le phénomène de la pensée.

CHAPITRE XVI. ON EXPLIQUE LE TROISIÈME
ÉTAT DE LA VIE RELIGIEUSE, C'EST-À-DIRE,
L'ÉTAT SPIRITUEL.

60. Mais lorsque la pensée s'occupe des choses qui sont de Dieu, ou qui conduisent à lui, et lorsque la volonté, progressant, parvient à être amour, aussitôt, par ce chemin de la charité, le Saint Esprit, l'esprit de vie, se répand et vivifie tout, soit dans la prière, soit dans la méditation,, soit dans les considérations prolongées de celui qui réfléchit sur son infirmité. Et de suite le souvenir devient « sagesse » quand il goûte avec suavité les biens du Seigneur, et quand. il soumet à son intelligence ce qu'il a examiné à ce sujet pour que l'amour donne son empreinte à ces considérations. Cet acte d'intelligence de l'âme qui médite devient aussi la « contemplation » du cœur qui aime, et donnant, pour ainsi dire, à l'objet de sa pensée et de son amour la forme que laisse l'expérience ressentie de la suavité spirituelle et divine, il affecte de ces impressions l'esprit de celui qui médite, et alors se produit la « joie » de l'âme qui savoure. C'est en ce moment, qu'à la manière humaine, on pense bien de Dieu ; si cependant il faut appeler pensée l'acte dans lequel rien n'agit, rien n'est produit, mais en lequel seulement, au souvenir de l'abondance de la suavité de Dieu, tressaille, nage dans la joie et éprouve des sentiments dignes de la bonté de Dieu, l'âme de celui qui a cherché le Seigneur dans la simplicité de son cœur. Mais cette manière de penser à Dieu, ne dépend pas de la volonté de celui qui réfléchit ; elle vient de celui qui veut bien

l'accorder, c'est-à-dire de l'Esprit Saint qui souffle où il veut, quand il veut, comme il veut, et sur qui il veut : mais il est au pouvoir de l'homme continuellement de préparer son cœur, en dégagant sa volonté des affections étrangères, sa raison ou son intelligence des sollicitudes, sa mémoire des pensées oiseuses et préoccupées, et parfois même des occupations légitimes et nécessaires, afin qu'au jour voulu du Seigneur, à l'heure de son bon plaisir, lorsqu'il entendra le bruit de son souffle, tous les éléments qui concourent à former la pensée se réunissent librement en un instant, et coopèrent à son bien, et fassent comme une espèce de symbole ou de résumé pour la grande joie de celui qui considère : la volonté, en donnant un attachement pur à la joie du Seigneur ; la mémoire, une mémoire fidèle, la douceur de l'intelligence de l'expérience acquise.

61. Ainsi donc, la volonté négligée produit les pensées oiseuses et indignes de Dieu : la volonté corrompue, les perverses qui séparent du Seigneur ; celle qui est droite, les pensées nécessaires pour user de la vie ; celle qui est pieuse, les idées efficaces pour recueillir les fruits du Saint Esprit, et pour jouir, de Dieu. Or, les fruits de l'Esprit Saint sont, comme l'enseigne l'apôtre, « la charité, la paix, la joie, la patience, la longanimité, la bonté, la [368] bénignité, la mansuétude, la foi, la modestie, la continence, la

chasteté.» (Gal. V, 22.) Et en toute sorte de pensée, tout ce qui s'offre à celui qui réfléchit, se conforme à l'intention de la volonté, Dieu en agissant ainsi dans sa justice et sa miséricorde, afin que celui qui est juste, soit justifié encore plus, et que celui qui est dans la corruption se souille encore davantage. Voilà pourquoi l'homme qui veut aimer Dieu, ou qui l'aime déjà, doit toujours examiner son esprit, sonder sa conscience, pour savoir ce qu'il veut entièrement, et les motifs qui le portent à vouloir ; tout ce que l'esprit désire ou hait d'un côté, et de l'autre tout ce que la chair convoite en sens contraire. Car les pensées qui arrivent du dehors, et qui tombent ensuite, et les volontés qui voltigent au-dessus de l'esprit, faisant que tantôt il veut, que tantôt il ne veut pas, il ne faut pas les ranger parmi les volontés, mais bien les mettre au rang des pensées oiseuses. Car, bien qu'on les éprouve parfois, jusqu'à en ressentir de la délectation dans l'âme, néanmoins l'esprit maître de lui les rejette et les expulse. Quant à ce qu'il veut entièrement, il doit examiner ce qu'est l'objet vers lequel à tend de cette sorte, ensuite jusqu'à quel degré et de quelle manière il veut. Si ce qu'il désire pleinement est Dieu, il faut qu'il recherche Jusqu'à quel point, il soupire après cet être admirable et saint, si c'est `mou à. se, mépriser lui-même, jusqu'à dédaigner tout ce qui est, ou ce qui peut être ; et cela non seulement d'après le jugement de sa raison, mais

encore d'après le sentiment qu'éprouve son âme ; de sorte que sa volonté soit plus que volonté, qu'elle soit amour, dilection, charité 'et unité d'esprit. Car c'est ainsi qu'il faut aimer Dieu. En effet, la grande volonté envers Dieu, c'est l'amour : l'adhésion ou l'union avec lui, c'est la charité, c'est la jouissance. Pour l'homme qui a le cœur en haut, l'imité d'esprit avec Dieu est la perfection de la volonté progressant vers le Seigneur, lorsque non-seulement il veut ce que Dieu veut, lorsque non-seulement il est affecté de ce sentiment, mais encore qu'il est si parfait dans l'impression d'amour qu'il éprouve, qu'il ne peut vouloir que ce que Dieu veut. Or, vouloir ce que Dieu veut, c'est déjà être semblable à Dieu : ne pouvoir vouloir que ce que Dieu veut, c'est déjà être ce qu'est Dieu, pour qui c'est même chose, de vouloir et d'être. Aussi, il est dit avec raison, qu'alors nous le verrons entièrement ce qu'il est lorsque nous lui serons semblables, (I Joan. III, 2) c'est-à-dire, que nous serons ce qu'il est. A qui a été donné la puissance de devenir enfants de Dieu a été accordé le pouvoir, non d'être Dieu, mais d'être cependant ce qu'est Dieu, d'être saints, pour être un jour entièrement heureux ; or, Dieu est cela. Ils n'empruntent ici-bas leur sainteté, ils ne tireront là-haut leur bonheur à venir que de Dieu, qui est ' leur sainteté et leur béatitude.

62. La perfection de l'homme consiste à ressembler à Dieu. Ne pas vouloir être parfait,

c'est pécher. Voilà pourquoi, en vue de cette perfection, il faut toujours nourrir la volonté et préparer l'amour ; retenir la volonté pour qu'elle ne se dissipe pas sur des objets étrangers, garder avec soin l'amour afin que rien ne le souille. C'est pour cela seulement que nous avons été créés et que nous vivons, afin de devenir semblables à Dieu, puisque nous avons été formés à son image. Il est une [369] certaine ressemblance avec Dieu que nul homme vivant ne dépose qu'avec la vie que le créateur de tous les humains a imprimée en tout homme, en témoignage d'une conformité meilleure et plus digne qui a été perdue, ressemblance que tout être capable de penser possède, qu'il le veuille ou non, et qui se trouve même en celui qui est stupide au point de ne pouvoir y réfléchir : c'est-à-dire, comme en tous lieux la Seigneur se rencontre présent dans sa créature, de la même sorte l'âme vivante se trouve dans le corps auquel elle est unie. Et de même que Dieu, toujours semblable à lui-même, opère semblablement dans sa créature des effets dissemblables, de même l'âme de l'homme, bien que donnant au corps une vie toujours pareille, produit par une action semblable, dans les sens du corps et dans les pensées de l'esprit, des résultats dissemblables. Cette ressemblance avec Dieu, qui existe ; dans l'homme, n'est d'aucune valeur devant le Seigneur au point de vue du mérite, produite qu'elle est par la nature et non

par la volonté, ou le travail de celui en qui elle brille. Mais il existe une autre ressemblance qui se rapproche davantage de Dieu, ressemblance qui, en tant que volontaire, consiste dans les vertus : en elle l'âme s'efforce d'imiter pour ainsi dire, la grandeur du souverain bien par l'étendue de sa vertu, et l'immutabilité de l'éternité par sa persévérance constante dans la sainteté. Au-dessus de cette ressemblance, il en est encore une autre. C'est celle dont il a été déjà dit quelque chose, ressemblance si exclusivement propre qu'on ne lui donne plus cette dénomination, mais qu'on l'appelle unité de l'esprit, car l'homme y forme avec Dieu un seul esprit, non-seulement par l'identité qui fait vouloir la même chose, mais encore par une unité plus énergique qui empêche de pouvoir vouloir autre chose, comme nous l'avons exposé déjà. On la nomme unité de l'Esprit, non pas seulement parce que le Saint-Esprit la produit ou en affecte l'esprit de l'homme, mais parce qu'elle est elle-même le Saint-Esprit Dieu charité : car, par celui qui est l'amour du Père et du Fils, et l'unité et la suavité, et le bien, et le baiser, et, l'étreinte et tout ce qui est peut-être commun à tous les deux, en cette unité de la vérité et vérité de l'unité ; tout cela se trouve dans l'homme selon son mode à l'égard de Dieu, comme dans l'unité de substance le Fils est pour le Père, ou le Père pour le Fils ; lorsque la conscience bienheureuse se trouve en une

certaine manière au milieu des étreintes et sous les baisers du Père et du fils ; lorsque par des moyens ineffables et qui dépassent nos pensées, l'homme de Dieu mérite de devenir, non Dieu, mais homme ayant par grâce ce que Dieu a par nature.

63. De là vient qu'en exposant la suite des exercices spirituels, l'Apôtre a sagement indiqué le Saint-Esprit par ces paroles : « Dans la chasteté, dans la science, dans la longanimité, dans la suavité, dans le Saint-Esprit, dans une charité non feinte, dans la parole de vérité, dans la force de Dieu. » (I. Cor. VI. 8.) Remarquez combien au milieu de ces excellentes vertus, il a mis, comme le cœur au centre du corps, le Saint-Esprit les formant, les ordonnant et les vivifiant toutes. Car c'est lui qui est l'artiste tout-puissant, créant la bonne volonté, portant l'homme vers Dieu, lui qui produit la miséricorde de Dieu sur l'homme, qui forme [370] l'affection, donne la vertu, aide les efforts, pousse tout avec force et dispose tout avec suavité. Il vivifie l'esprit de l'homme et le retient dans l'unité ; comme l'âme vivifie et retient en l'unité, le corps auquel elle est unie. Que les hommes enseignent à chercher Dieu, les anges, à l'adorer : il apprend, lui seul, à le trouver, à le posséder et à jouir de lui. C'est lui qui est l'empressement de l'âme qui cherche comme il faut, la piété, dans celui qui adore en esprit et vérité, la sagesse, dans celui qui trouve, l'amour dans celui qui possède, et la joie dans celui qui

savoure. Cependant, tout ce qui est accordé ici-bas aux fidèles, en fait de vision et de connaissance de Dieu, est un reflet et une énigme, aussi éloigné de la vision et de la connaissance future que la foi est éloignée de la vérité ou le temps de l'éternité ; mais par moments, se réalise ce qu'on en lit au livre de Job : « Il cache la lumière dans ses mains et lui commande de se lever derechef, et il annonce par elle à son bien-aimé qu'elle est sa possession et qu'il peut arriver à jouir d'elle. » (Job. XXXVI, 32.)

64. À l'élu et au bien-aimé de Dieu, quelquefois se montre par mouvements alternatifs certaine lumière qui jaillit de la face du Seigneur (on dirait comme un flambeau qui, renfermé entre les mains, tantôt brille, tantôt est caché au gré de celui qui le tient, afin qu'enflammée par cette lueur qu'elle voit en passant et en un point, l'âme désire ardemment parvenir à la pleine possession de la lumière éternelle, et à l'héritage de la parfaite vision de Dieu : pour lui faire voir en quelque manière ce qui lui manque encore, par moments, une grâce passagère s'empare de l'homme qui aime, l'arrache à lui-même et le transporte ravi, à ce jour qui est loin du tumulte des choses du siècle, aux joies du silence ; et selon sa capacité, pour un instant, en un point seulement elle lui fait voir le bien réel, comme il existe véritablement, et durant ce temps, elle opère précisément en lui le même

effet ; elle le rend à sa manière, conforme à l'objet qui apparaît à ses regards. Ayant appris la différence qui existe entre le pur et l'impur, l'homme revient à lui, afin de nettoyer son cœur selon la vision qu'il a eue, et afin de disposer son âme et de l'y rendre semblable : en sorte que, si jamais il est admis de nouveau au même bonheur, il se trouvera encore plus pur pour contempler et plus constant pour jouir. Nulle part le caractère de l'imperfection humaine ne se saisit mieux que dans la lumière de la face de Dieu, dans le miroir de la vision divine. Là, dans ce jour qui dure sans-cesse, voyant de mieux en mieux ce qui lui manque, l'âme corrige de plus en plus, en copiant son modèle, tout ce qui en elle pèche en s'en écartant : elle se rapproche ainsi par la ressemblance de celui dont elle s'était éloignée en cessant de lui être conforme, et par là, une similitude plus expansive accompagne une vision plus claire. Car il est impossible que le souverain bien soit aperçu sans être aimé, impossible qu'il ne soit pas aimé autant qu'il a été vu : jusqu'à ce que l'amour de l'homme grandisse et arrive à quelque ressemblance avec cet amour qui a rendu Dieu semblable à l'homme, par l'humiliation qu'il subit en prenant la condition humaine, dans la pensée de rendre l'homme semblable à Dieu, glorification qui suit sa participation à la nature divine. Et alors, il est doux à l'homme de s'humilier avec la majesté souveraine, d'être

pauvre avec le Fils de Dieu, d'être semblable à la sagesse divine, éprouvant en lui-même les sentiments qui animaient N.-S.-Jésus-Christ.

65. Car, c'est la sagesse unie à la piété, [371] c'est l'amour joint à la crainte, c'est le tressaillement accompagné de saisissement, que de considérer et que de comprendre dans un Dieu humilié jusqu'à la mort, jusqu'à la mort de la croix, dans le but d'exalter l'homme jusqu'à l'honneur de ressembler à la divinité. C'est de là que jaillissent le fleuve dont les eaux réjouissent la cité du Seigneur et le souvenir de l'abondance de la suavité du Sauveur, lorsqu'on contemple ses tendresses envers nous. L'homme alors est facilement entraîné à aimer Dieu, en pensant ou en contemplant ses amabilités qui reluisent par leur propre éclat, et qui enflamment le cœur tauds qu'il les considère avec sa puissance, ses vertus, sa gloire, sa majesté, sa bonté, sa béatitude : ce qui entraîne pareillement : l'âme aimante vers un objet si digne d'amour, c'est surtout qu'il est en lui-même tout ce qu'il y a d'aimable en lui, qu'il est tout ce qui est, si cependant un tout se trouve là où il n'y a point de partie. Le cœur pieusement affecté s'attache à ce bien par l'amour qu'il ressent, au point qu'il ne s'en retire que lorsqu'il est devenu avec lui une même chose ou un même bien. Quand cet heureux effet a été achevé en cet homme fortuné, le voile seul du corps mortel le sépare du saint des saints et de la suprême

béatitude qui est au-dessus des cieux, et retarde son entrée dans la gloire : cependant, comme par sa foi et par son espérance en celui qu'il aime, il jouit de ce bonheur au fond de sa conscience, il supporte avec résignation, le peu de jours qui lui restent à passer dans la vie présente.

66. Et tel est le terme du combat du solitaire, telle la fin, la récompense, le repos qui termine ses travaux, et la consolation qui calme ses douleurs. Voilà la perfection de l'homme et sa véritable sagesse : elle embrasse et contient toutes les vertus, non comme les ayant recueillies d'ailleurs, mais bien comme les ayant produites naturellement en elle, selon la ressemblance de Dieu, ressemblance qui fait que cet être suprême est ce qui est ; car, de même que le Seigneur est ce qui est, de même, en ce qui concerne le bien de la vertu, l'habitude de la bonne volonté est ainsi affectée et consolidée vis-à-vis des saintes pensées, qu'en vertu de la brûlante adhésion qui la lie au bien immuable, elle semble ne pouvoir plus en aucune manière être changée de l'état où elle se trouve. Et comme Notre-Seigneur et le saint d'Israël qui est notre roi, saisit l'homme de Dieu, l'âme sage et pieuse, en vertu de la grâce qui l'aide et l'illumine, contemple aussi les règles de l'immuable vérité, autant qu'elle mérite d'atteindre jusqu'à elles par l'intelligence que donne l'amour ; et il s'en forme une manière de vie céleste et un exemplaire de sainteté : car il contemple la vérité

souveraine et tout ce qui est vrai, par la vertu qui découle d'elle ; le bien suprême et tout ce qui est bien à raison de son influence ; l'éternité absolue et tout ce qui dépend d'elle. Se conformant à cette vérité, à cette charité, à cette éternité ; et se réglant d'après elles sans s'élever au-dessus d'elles par son propre jugement, mais portant jusqu'à elle les regards de ses désirs, en s'attachant à elles dans son amour, elle les considère, elle s'adapte et se conforme à elles, non sans faire acte de discernement, non sans examiner au moyen du raisonnement, non sans juger au moyen de la raison. Par là, les vertus saintes sont conçues et s'élèvent dans l'âme, l'image de [372] Dieu se réforme dans l'âme, et la vie divine commence à y être ordonnée, cette vie dont quelques personnes vivent éloignées, ainsi que l'Apôtre s'en plaint (Eph. IV, 13.), la force de la vertu s'augmente et se recueille, ainsi que les deux éléments qui constituent la perfection de la vie contemplative et active, dont il est dit au livre de Job, selon les anciens interprètes : « Voici que la piété est la sagesse s'abstenir du mal, c'est la science. » Car la sagesse est la piété, c'est-à-dire le culte de Dieu, l'amour qui nous fait désirer de le voir, et par lequel, le voyant par reflet et par énigme, nous croyons et espérons en lui, et progressons de la sorte jusqu'à ce que nous le contemplions dans sa claire manifestation. S'abstenir du mal, c'est la science des choses temporelles, au milieu

desquelles nous vivons : autant nous nous abstenons du mal, autant que nous nous appliquons au bien.

67. À cette science et à cette abstinence paraissent se rapporter d'abord l'exercice de toutes les vertus, et ensuite la connaissance de tous les arts de la vie que nous menons présentement. L'une de ces deux choses, c'est-à-dire l'application aux vertus, semble tendre plutôt vers les régions supérieures, parce qu'elles présentent la vertu et font sentir la suavité d'une sagesse supérieure. L'autre qui roule sur les exercices corporels, si elle n'est pas retenue par la religion, s'écoule et se perd dans la vanité des choses d'ici-bas. En ceci, comme la science est un objet saisi par la raison ou par les sens du corps, et confiée à la mémoire, si on examine sérieusement ce qui en est, ce que nous appréhendons proprement par les sens, doit être entièrement attribué à la science. Mais, ce qu'en ces mêmes matières la raison comprend par elle-même, c'est là le point où la science et la sagesse confinent. Car tout ce qui est appris d'ailleurs, c'est-à-dire par les sens du corps, entre dans l'esprit comme élément étranger et adventice. Quant à ce qui pénètre spontanément dans ce même esprit, soit par la force propre de la raison, soit par la compréhension et la vérité inaltérable des lois immuables, d'où il résulte que parfois, même les hommes les plus impies se trouvent

juger avec beaucoup de rectitude, tout cela est tellement dans la raison elle-même, que c'est là précisément ce qui la constitue : ce n'est point par l'effet de quelque doctrine survenue que lui arrive la gloire d'être science, mais plutôt parce que, sur l'avertissement d'un autre, ou d'après ses propres souvenirs, elle comprend que c'est là proprement ce qui est naturellement en elle. En quoi nous trouvons surtout, que ce qui est connu de Dieu, Dieu lui-même le faisant naturellement connaître, se manifeste à l'homme, même impie. Vient ensuite l'affection naturelle pour la vertu, dont un poète païen a pu dire : « l'amour de la beauté de la vertu les a portés à haïr le mal ; » enfin, le discernement de toutes les choses raisonnables, opéré par l'investigation des raisonnements. Il est une partie basse et infime de la science, c'est l'expérience animale qui se fait des choses sensibles et qui se dirige en-bas ; elle se réalise au moyen des cinq sens du corps, par la concupiscence et par l'expérience de la chair, des yeux ou de l'orgueil de la vie.

68. Lors donc que la raison, conformée à la sagesse, règle la conscience et ordonne la vie, dans les régions inférieures, elle dispose à son usage la [373] servitude et les ressources suffisantes que lui offre la nature, dans les raisonnements et dans les choses qui tiennent à la raison, elle dirige la suite de la conduite, et par l'extérieur des vertus, elle donne à la conscience

sa forme. Et ainsi mue par les réalités intérieures, aidée par les supérieures, marchant vers ce qui est juste, elle se hâte d'arriver par le jugement du sens droit, par le consentement de la volonté, par l'affection de l'intelligence et par l'efficacité des œuvres, à la liberté et à l'unité de l'esprit, afin que, comme nous l'avons dit fréquemment, l'homme fidèle devienne avec Dieu un seul et même esprit. Et c'est là la vie de Dieu (dont nous venons de parler) qui n'est pas tant un progrès de la raison qu'un désir de la perfection éprouvé déjà dans la sagesse. Car l'homme qui goûte ces sentiments est sage ; parce qu'il est devenu un seul esprit avec Dieu, il est spirituel. Et c'est en cette vie, la perfection de Dieu.

69. Car, dès lors, celui qui jusqu'à ce moment a été seul ou solitaire, devient uni à Dieu, et la solitude du corps se tourne pour lui en unité de l'âme. En lui s'accomplit ce que le Seigneur, résumant toute perfection, demanda pour ses disciples, en ces termes : « Père, je veux que de même que vous et moi ne sommes qu'un, de même eux ne soient qu'un en nous. » (Joan. XVII, 14.) Voilà l'unité de l'homme avec Dieu, ou bien voilà sa ressemblance avec le Seigneur ; autant il se rapproche de lui, autant il se rend semblable à lui-même, ce qu'il y a d'inférieur et d'infime en lui : afin que l'esprit, l'âme et le corps, disposés selon le mode qui leur convient, mis à leur place et estimés d'après leurs mérites, soient aussi

appréciés d'après les propriétés qui les constituent ; afin que l'homme commence à se connaître parfaitement lui-même, et que, progressant par cette connaissance, il se mette à s'élever jusqu'à Dieu. Quand l'affection du novice en voie de marcher, commence à tendre et à aspirer vers cette connaissance, il faut prendre garde à l'erreur qui résulte de la dissemblance, c'est-à-dire, veiller, en comparant les choses spirituelles aux choses spirituelles, les divines aux divines, à n'avoir pas des idées autres que celles que comporte un tel objet. Que l'esprit donc, en considérant la ressemblance qui existe entre Dieu et lui, forme et dispose sa pensée de manière à éviter absolument de réfléchir à lui selon le corps, et à Dieu, non-seulement selon le corps, comme s'il était local, ni même selon l'esprit, comme s'il était muable. Car les êtres spirituels sont aussi bien éloignés de la qualité et de la nature des corps, que de toute circonscription de place ou de lieu. Quant aux choses divines, elles dominent toutes les autres réalités corporelles et spirituelles, autant, qu'immuables dans leur invariabilité, et perpétuelles dans leur éternité, elles sont étrangères à toute loi de lieu et de temps, ou bien affranchies de tout soupçon de changement. En ceci, de même que l'esprit discerne ce qui est corporel, par les organes du corps, de même ce qui est raisonnable ou spirituel, il ne le peut discerner que par lui-même. Ce qui est de Dieu,

qu'il ne cherche ou n'attende de le comprendre que par le secours de Dieu seul. À la vérité, en quelques-unes des choses qui se rapportent au Seigneur, il est permis et possible à l'homme qui a l'usage de la raison, d'y réfléchir et d'y faire des recherches, comme, par exemple, lorsqu'il s'agit de sa douceur, de sa bonté, de [374] la puissance de sa vertu, on d'autres sujets de ce genre. Mais pour savoir ce qu'il est en lui-même, nul ne le peut imaginer, sinon par le sentiment de l'amour illuminé du ciel à cet effet.

70. Il faut croire cependant, et autant que le Saint-Esprit nous aidera, il faut se représenter Dieu vivant d'une vie éternelle, vivifiant tout, immuable, et produisant immuablement toutes les choses mobiles, intelligent et créant toute intelligence, et tout être qui comprend, sagesse faisant quiconque est sage ; qui est vérité fixe, restant immuable, de qui procèdent toutes les vérités, en qui sont, de toute éternité, les raisons de tous les évènements qui se réalisent dans le temps. Être souverain, qui a la vie pour essence et pour nature : il est à lui-même sa vie vivante, c'est-à-dire sa divinité même, son éternité, sa grandeur, sa bonté, sa vertu existant et subsistant en elle-même, dépassant par sa nature illimitée, tout espace et tout lieu, par son éternité, tout temps que peut assigner la raison ou la pensée : de beaucoup plus vrai, de beaucoup plus excellent, qu'il ne sera jamais possible de le

comprendre. Le sens de l'amour humble et illuminé, l'atteint avec plus de certitude que n'importe quelle considération de l'intelligence ; il est toujours meilleur qu'on ne le pense, et cependant, on le considère mieux qu'on ne l'exprime par les paroles. C'est là l'essence suprême d'où tout être tire son point de départ ; la souveraine substance qui est au-dessus de toute expression, mais qui demeure toujours le principe de causalité de toute chose, le principe en qui notre être ne meurt pas, notre intelligence n'erre point, et l'amour n'est jamais blessé : qui est toujours cherché pour être plus suavement trouvé, trouvé avec une douceur extrême pour se faire chercher avec plus de soin.

71. Qui veut contempler cet être ineffable (qu'on ne voit que d'une façon inexprimable), doit purifier son cœur, attendu que nulle ressemblance corporelle ne le peut faire voir ou saisir à l'homme qui dort, nulle apparence grossière, à celui qui veille, nulle recherche de la raison, mais la pureté seule du cœur, le montre à celui qui l'aime humblement. C'est là, la face du Seigneur que personne ne peut regarder en ce monde sans mourir : c'est là, la beauté après la contemplation de laquelle soupire celui qui veut aimer le Seigneur son Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de tout son esprit et de toutes ses forces. S'il aime son prochain comme il s'aime lui-même, il ne cesse aussi de l'exciter à vouloir jouir de ce

grand bonheur. Quand il est admis parfois à l'apercevoir, dans cette lumière de la vérité qui se découvre à lui, il voit sans balancer une pure prévenance de la grâce ; quand il en est privé, il comprend, dans la cécité qui le plonge dans l'obscurité, que son impureté ne convient pas à ce mystère de sainteté. Et s'il aime, les larmes lui sont douces et il est contraint de rentrer en sa conscience, non sans pousser beaucoup de gémissements. Nous sommes tout à fait insuffisants à méditer ce grand être, mais nous sommes pardonnés de celui que nous aimons et dont nous reconnaissons que nous ne pouvons ni penser ni parler comme il convient ; et cependant son amour, ou le désir de son amour, nous excite et nous provoque à penser de lui et à parler de lui. La conduite de l'homme qui pense à lui est donc de s'humilier en toutes choses, de glorifier en lui-même, le Seigneur [375] son Dieu, de devenir vil à ses propres yeux, en contemplant cette perfection infinie : pour l'amour du créateur, d'être soumis à toute créature humaine (I Petr. II, 13.), d'offrir son corps, une hostie vivante, sainte, agréable à Dieu, et de faire de sa raison, un hommage au Seigneur. (Rom. XII, 1.) Par dessus tout, qu'il s'attache à n'être pas plus sage qu'il ne faut, mais avec sobriété ; et selon la mesure de foi qu'il a reçue du ciel, de ne placer jamais son bien dans la bouche des hommes, mais de le cacher dans sa cellule et dans sa conscience, ayant

toujours cette inscription au-dessus de l'une et de l'autre : « Mon secret est à moi ! Mon secret est à moi ! » (Is. XXIV, 16.)